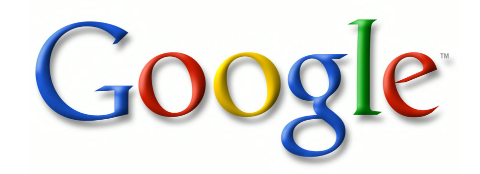
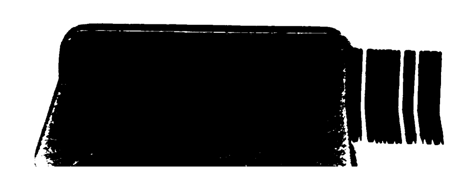
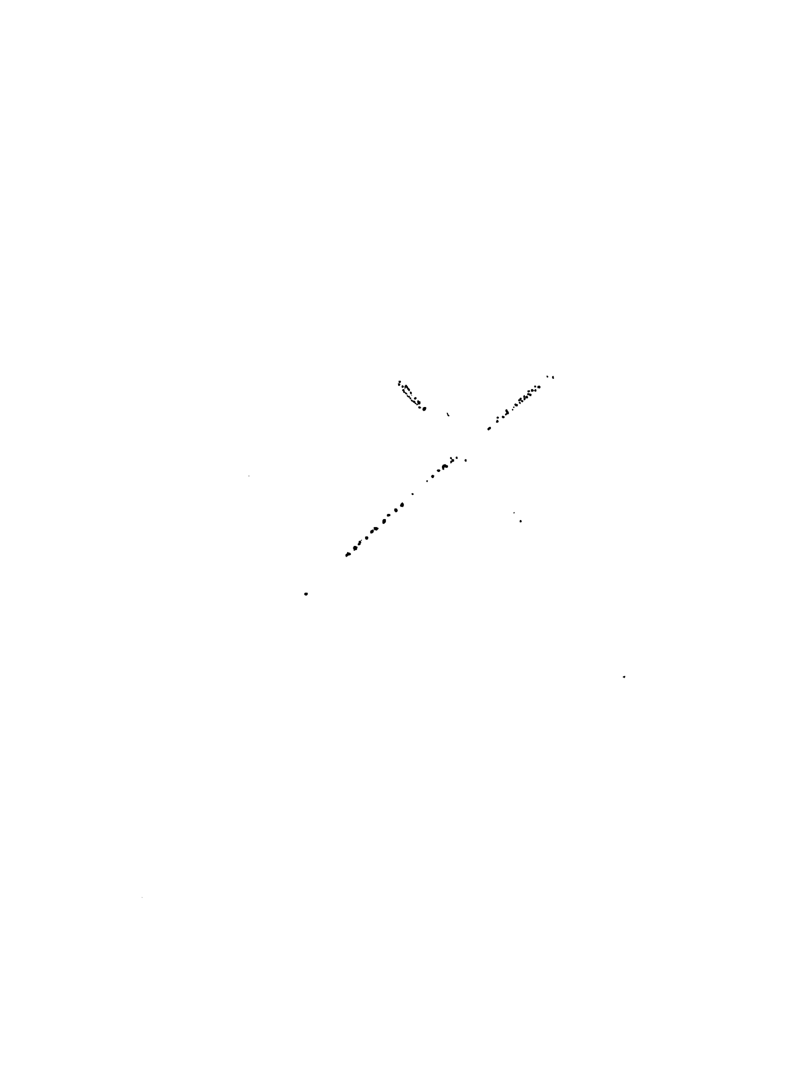





DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
OXFORD





VIE

DE DAVID.

PAR M. A. TH***.



PARIS.

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1826

IMPRIMERIE DE J. TASTU, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

~~Antoine.~~ par A. Thomé

Barbier, IV, 903

Cet ouvrage a été par erreur attribué par M. Delécluze à [illegible], mais Thomé était le [illegible].

VIE

DE DAVID.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, Nº 36.

VIE
DE DAVID.

PAR M. A. TH***.



PARIS.
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1826

VIE
DE
DAVID.

Au moment où les arts viennent de perdre l'homme célèbre qui a porté pendant cinquante ans le sceptre de la peinture, nous avons cru que le public ne lirait pas sans intérêt l'histoire de sa vie, comme artiste et comme homme public, et celle de ses ouvrages et des rapports qu'il a eus avec les grands personnages de son temps. David, comme peintre, a été vengé de son vivant des critiques de la jalousie et de la médiocrité. L'esprit de parti lui a fait, comme législateur, une réputation odieuse qui ne s'est pas entièrement dissipée. Nous avons donc cru devoir le suivre dans sa carrière politique, afin d'y porter la lumière et de présenter la vérité. On y verra le législateur

républicain égaré par les souvenirs de la Grèce et de Rome, dans lesquels le peintre puisait ses plus belles inspirations; on y verra le citoyen dupe de quelques charlatans hypocrites et atroces; on y verra enfin un homme que la nature avait créé pour les arts et non pour la politique.

Jacques-Louis David naquit à Paris en 1748 (1). Il perdit son père dès l'âge de neuf ans. Sa jeunesse ne fut pas heureuse : elle fut consacrée aux études qui précèdent le choix d'un état, et dans le cours desquelles se décide ordinairement la vocation naturelle de l'homme. Il ne montra de goût ni pour les sciences ni pour les lettres : un penchant prononcé l'entraînait vers les arts; il négligeait tout le reste. Il était toujours en guerre avec sa mère qui contrariait beaucoup l'inclination innée qu'il avait pour la peinture; elle voulait en faire un architecte, et le jeune David se sentait un grand éloignement pour cette science qu'il trouvait trop aride. Il ne continua ses études que par contrainte.

(1) Des écrivains ont dit en 1750; c'est une erreur.

Cependant les obstacles ne le découragèrent point; il resta fidèle à son penchant, et triompha enfin dans cette lutte de l'opposition déplacée de sa famille.

Il était sur le point de terminer ses études, et il n'avait rien recueilli des leçons de ses maîtres. Son professeur de rhétorique lui avait un jour, sans s'en douter, prédit sa destinée. L'ayant surpris occupé d'un travail étranger au cours, tandis que tous ses condisciples étaient attentifs à la leçon, il saisit le cahier où David venait de dessiner une *Marine :* « Je vois bien, lui dit le maître avec » ironie, que vous serez meilleur peintre » qu'orateur. » Il faisait par là allusion à une difficulté physique qu'avait alors David dans l'organe de la parole.

Son obstination s'accrut de plus en plus; il abandonna les lettres qu'il avait été censé étudier jusqu'à ce jour; et ses parens, lassés de sa persévérance, finirent par se convaincre qu'ils ne réussiraient pas à contrarier sa vocation.

Sa résolution s'était fortifiée avec l'âge. Entier dans ses principes, indomptable de caractère, et passionné pour la gloire, David,

dans sa jeune tête, rêvait déjà qu'il pourrait un jour par ses ouvrages se faire une grande renommée. Il n'avait jusqu'alors reçu de leçons que de la nature : dans ses premiers essais, elle seule avait conduit ses crayons. Mais un tel maître ne suffisait pas; le secours d'un homme habile était nécessaire à David pour le diriger et l'instruire, et pour assujettir aux règles de l'art les inspirations de la nature.

Convaincue qu'il était véritablement né pour la peinture et les arts, sa mère cessa enfin de violenter la vocation de son fils, consentit à lui donner un maître, et ce maître fut Boucher, premier peintre du Roi. Attaché à la famille de David par les liens du sang, cet artiste aurait bien désiré que son jeune parent se formât à son école; mais, appesanti par les années, il sentit qu'il n'était plus d'âge à entreprendre une semblable éducation. Ce fut peut-être un grand bonheur pour David, pour l'art, pour la France; car Boucher était le créateur et le chef d'une école qui avait corrompu le goût. Il avait substitué à l'imitation de la nature, et aux formes pures de la Grèce et de Rome,

des formes bizarres et des couleurs dont il ne trouvait de modèle que dans son imagination : il avait entraîné l'art dans les écarts les plus inconcevables où il se soit jamais égaré.

Boucher se déchargea donc d'une tâche qu'il ne pouvait plus remplir, sur un de ses amis, M. Vien. Cet artiste, qui avait mérité l'honneur d'être envoyé à Rome, y avait puisé, dans la contemplation d'une nature admirable et dans l'étude des plus parfaits modèles, cette profonde connaissance du beau dont il avait le sentiment, et qu'il devait ressusciter en France. Vien était alors peintre du Roi, membre de l'Académie royale de Peinture, professait depuis 1750, luttait par son exemple et ses préceptes pour ramener l'art dans la bonne route, et fondait cette école d'où devaient sortir tant de grands peintres, qui ont rendu à l'École française dégénérée sa supériorité et sa gloire.

Vien promit aux parens de David de mettre à son instruction du zèle et de l'intérêt. Le jeune élève lui présenta quelques contours dessinés d'inspiration, sans avoir jamais été dirigés par les leçons ni par les conseils

d'aucun maître. Vien en fut frappé : « Il » peut, dit-il, s'occuper dès aujourd'hui de » peinture ; il a deviné l'art. »

A l'école de ce patron, les progrès de David furent prodigieux; son goût se développa; et peu d'années après, il osa concourir pour le grand prix de Rome.

Il ne crut point devoir consulter Vien dans cette entreprise, et mit la main à l'œuvre à l'insu de son maître, qui parvint pourtant à pénétrer le mystère dont le jeune élève avait voulu envelopper son travail. David, pensant toujours causer une surprise à son patron, exposa, en 1772, au jugement de l'Académie son tableau du *Combat de Minerve contre Mars secouru par Vénus*.

Il avait pour concurrens des artistes déjà renommés. L'Académie lui décerna le premier prix à l'unanimité. Cependant Vien, pour punir son élève de son silence et de son audace, le réduisit à l'honneur du second prix, et David dut s'y résigner.

Cet acte de sévérité de Vien envers David, loin de diminuer leur estime et leur affection réciproque, les lia plus étroitement

encore. Le jugement honorable porté souvent par David sur les ouvrages de son maître, et les grandes preuves d'intérêt que celui-ci témoigna toujours à son élève en sont la meilleure preuve. Vien a souvent dit depuis que David était son plus bel ouvrage.

Dans le courant de l'année 1773, un autre concours fut ouvert : on donna pour sujet *les Enfans de Niobé percés de flèches par Diane et Apollon*. David voulut concourir; à cette fois, il ne crut pas devoir le cacher à Vien. Il n'avait point oublié la punition de l'année précédente; mais il fut moins heureux. L'assemblée des juges se divisa lorsqu'il fallut décider; les uns étaient pour lui, et la plus grande partie se trouvait contre. Le jugement fut prononcé, et David n'obtint pas le prix. Quoi qu'il en soit, il regarda cet arrêt comme une injustice, et ne le pardonna point à ses juges. Il fit plus; le désespoir s'empara de son ame offensée : il voulut se donner la mort.

Il logeait au Louvre dans les appartemens de Sedaine. Cet homme de lettres, connu par une bonhomie qui faisait l'amusement

de la société, l'avait pris en affection et l'aimait comme son propre fils. Ils se visitaient souvent l'un et l'autre. Depuis deux jours, Sedaine ne voyait plus David; il crut entendre des gémissemens qui partaient de sa chambre : il y court; la porte est fermée; il appelle son jeune ami, le supplie, le conjure de l'ouvrir, et personne ne lui répond!....

Sedaine au désespoir, et craignant que David n'eût attenté à sa vie, se hâte de faire appeler ses parens.

Pendant ce temps, il court chez Doyen, membre de l'Académie, occupé alors à peindre *la Chapelle de Saint-Grégoire*, aux Invalides : c'était un des juges qui s'était le plus fortement prononcé pour David dont il était enthousiaste. Sedaine lui fait part de ses soupçons et de ses craintes, et le décide facilement à l'accompagner au logement du jeune peintre.

La chambre était toujours fermée : aucun bruit ne se faisait entendre dans l'intérieur. Ils ébranlent la porte; elle résiste à leurs efforts : le silence continue.

« David, lui crie Doyen d'une voix forte,

» veux-tu donc seconder les projets de tes
» envieux ? Ils ne tarderont pas à se féliciter
» de ta mort. Crois-moi, viens nous ouvrir,
» et renonce à ton funeste dessein! »

Les paroles de ce juge, dont les sentimens étaient connus de David, et les prières de Sedaine le rappellent à lui. Il n'a pas la force de leur répondre; mais il se traîne péniblement vers la porte qu'il ouvre à ses amis. Il était défiguré, pâle comme un mourant : depuis trois jours, il n'avait voulu prendre aucune nourriture; et si Sedaine n'avait pas entendu ses gémissemens, dans quelques heures il n'existait plus.

Ses parens, ses amis, accourus à cette nouvelle, lui prodiguent leurs soins, et le rendent à la vie. Bientôt son ardeur et son courage renaissent avec ses forces physiques; bientôt la passion de la gloire eut repris tout son empire; et, bravant la jalousie des artistes qui l'avaient jugé, il se présenta à un troisième concours.

Le sujet donné était *la Mort de Sénèque*. David l'exécuta, et le soumit, comme les autres années, au jugement de l'Académie. Ses envieux l'emportèrent; elle décerna le

prix à un artiste romain, et ne fit pas même mention de cet ouvrage. Mais, loin de perdre courage, il trouva dans ce nouvel échec la source d'une nouvelle émulation.

« Les misérables, s'écria-t-il, ils ont voulu » me faire mourir de désespoir! Je m'en » vengerai par mes ouvrages. L'an pro- » chain, je veux concourir; et je jure que, » pour cette fois, ils seront contraints de » me donner le prix. »

Il tint parole. L'année suivante, David concourut, et exécuta le sujet donné; c'étaient *les Amours d'Antiochus et de Stratonice*. Les juges, qui peut-être s'étaient encore entendus d'avance pour lui refuser le prix, quel que fût son ouvrage, furent frappés d'un sentiment involontaire d'admiration à la vue de cette belle composition; ils oublièrent leur rancune, et convinrent unanimement qu'il avait mérité la couronne. Elle lui fut décernée avec éloge. Plusieurs artistes furent chargés d'aller lui annoncer son triomphe. A cette nouvelle, il perdit connaissance; puis revenant à lui : « Mes » amis, leur dit-il, c'est pour la première » fois que je respire depuis quatre ans. »

Satisfait de ce succès, il renonça dès-lors à présenter de ses ouvrages au concours de l'Académie de Rome.

Après une jeunesse semée de contrariétés et d'obstacles sans nombre, une carrière plus vaste et plus heureuse va s'ouvrir devant David. Il a déjà franchi la borne où s'arrêtent tous les peintres vulgaires, et il va agrandir et illustrer la route que Vien avait ouverte au génie.

Depuis plusieurs années, il désirait aller à Rome pour étudier les monumens antiques, et les ouvrages des grands peintres qu'il ne connaissait pour ainsi dire que par leur renommée. Une circonstance fortuite sembla venir très-à-propos seconder ses projets. En 1775, M. Vien fut nommé directeur de l'École française à Rome. Aussitôt il proposa à son élève de l'accompagner dans la capitale des arts. Il ne balança pas un instant, prit congé de sa famille, et partit pour l'Italie : il avait alors vingt-sept ans.

Arrivés à Parme, le maître et l'élève allèrent voir *le dôme de la cathédrale*, peint par Le Corrège. A cette vue, David oublia

tous les tableaux de l'École française, qui avaient été jusque-là l'objet de son admiration. Vien s'en aperçut, et lui dit :

« Eh bien, David, pensez-vous mainte-
» nant que ces ouvrages soient supérieurs
» à ceux que vous connaissez de nos pein-
» tres français? Calmez, mon ami, calmez
» votre tête; contentez-vous d'admirer; ré-
» servez votre enthousiasme pour Rome. Là
» vous comparerez, et puis vous resterez le
» maître de prononcer et de choisir. »

Ils arrivèrent enfin à ce but de leur voyage désiré par David avec tant d'ardeur. Cette antique cité, long-temps témoin des jeux de la guerre, plus long-temps encore l'asile de la littérature et des arts, ses obélisques, ses amphithéâtres, ses colonnes, ses mausolées, et tous les restes de sa splendeur, produisirent sur le jeune peintre une impression profonde. Ce fut au milieu de tous ces grands souvenirs, parmi les chefs-d'œuvre de Praxitèle et de Phidias, de Raphaël et de Michel-Ange, que David sentit son infériorité. Il ne rougit point de l'avouer, changea brusquement de route, et prit un nouvel essor. L'étude de l'antique l'absorba tout

entier : « Je veux, dit-il, je veux que mes
» ouvrages portent le caractère de l'antiquité, au point que, s'il était possible qu'un Athénien revînt au monde, ils lui parussent être l'ouvrage d'un peintre grec. »

Raphaël, Michel-Ange devinrent désormais ses modèles. Il parcourait les palais de Rome, les salles du Vatican, dessinant tout ce qui s'offrait à sa vue; et le soir à la lumière, il réunissait dans un cahier tous les dessins de la journée. C'est ainsi que, pendant les premières années de son séjour dans cette ville, il composa cinq gros volumes d'*Etudes*, ouvrage curieux et utile dont il ne s'est jamais séparé depuis. Dans le cours de sa vie et pour tous ses travaux, il a sans cesse puisé dans cette collection précieuse, comme à une source intarissable des règles les plus sûres.

Mais il ne se contenta point de ces travaux, il voulut s'essayer aussi à des copies, et exécuta celle du beau tableau de *la Cène*, par Valentin, que les hommes de l'art ont estimée depuis égale à l'original. David avait alors trente ans.

Il fit à Rome la connaissance du jeune

Pecoul, dont le père était, à Paris, architecte entrepreneur des bâtimens du roi, et se lia d'amitié avec lui. Cette intimité devait un jour être resserrée par une alliance plus étroite. Ils avaient l'un pour l'autre la plus grande estime.

Ce fut aussi à cette époque qu'il fit deux *Académies* peintes d'après nature et d'un mérite rare; *les Funérailles de Patrocle*, esquisse-tableau; *un Saint-Jérôme*, tableau en manière d'académie; *la Tête d'un Bélisaire et de l'Enfant qui l'accompagne.* Tous ces fragmens fixèrent sa réputation. Le *Portrait équestre du comte Potocki*, grand comme nature, fut à peu près dans le même temps exposé par David aux yeux du public.

Ces différentes études occupèrent les quatre premières années de sa résidence à Rome. Dans la cinquième, après avoir copié les œuvres des plus grands maîtres, il voulut, avant de quitter cette ville, y créer un ouvrage de plus longue haleine, et il entreprit le tableau *des Pestiférés*, autrement dit de *Saint-Roch.*

Ce tableau conserve encore une légère teinte de l'École française dont David venait

d'abjurer le style; mais l'expression de la nature y est si grande, que le spectateur est tenté de croire en le voyant qu'il assiste à une scène réelle, et un pestiféré couché sur le devant est sans contredit comparable, pour l'attitude et pour l'expression, à tout ce que David a pu faire de mieux. Ce tableau fut exposé à Paris en 1781, et réunit le suffrage de tous les artistes. Il est devenu plus tard l'ornement de la salle des Conservateurs de la Santé de Marseille, *à la Consigne*, où on le voit encore aujourd'hui.

Le public de Rome et les peintres les plus distingués de cette ville se portaient en foule chez David pour y voir sa nouvelle production. Le vieux Pompée Batoni (1), prince de

(1) Ce peintre célèbre, que l'on regarde avec raison comme le restaurateur de l'École romaine moderne, était né à Lucques en 1708. Il avait étudié avec soin les modèles antiques, et ses compositions étaient pleines de grâces et d'expression. Il fit beaucoup de tableaux pour les églises et les oratoires : les plus cités sont *le Saint-Celse* et *la Chute de Simon-le-Magicien*. Il fut comblé d'honneurs et de richesses; l'empereur Joseph l'anoblit. Ce grand maître mourut à Rome en 1787.

l'Académie de Saint-Luc, s'empressa d'y accourir : il fut surpris d'un talent si rare, et combla David d'éloges et d'encouragemens.

« Vous êtes Français, lui dit-il; c'est vous » qui avez fait ce tableau! Depuis plus d'un » demi-siècle que j'habite cette ville, j'ai » vu les peintres de toutes les nations; je » connais tous les ouvrages qu'ils ont faits » sous nos yeux; je ne m'en rappelle aucun » qui soit comparable au vôtre. Cette figure » couchée, ce pestiféré est tout-à-fait dans » le style de Michel-Ange; elle est digne de » lui. Croyez-moi, ne quittez point ce pays; » restez parmi les Romains. Pour l'amour » de l'art, vous devez vous y fixer : ne » retournez pas en France, vous vous y » perdriez. »

Flatté des louanges de ce vieillard, mais résolu de régénérer le goût et les arts dans sa patrie, David ne suivit point ses conseils et repartit pour la France.

En 1780, il exécuta son *Bélisaire*, qui fut un an après son titre d'admission à l'Académie royale comme agrégé. L'électeur de Trèves acheta cet ouvrage. Plusieurs cir-

constances le firent ensuite passer dans la galerie de Lucien Bonaparte dont il devint le plus bel ornement.

Sa composition simple et noble, la belle tête du général romain aveugle réduit à recevoir l'aumône, l'attitude de ce soldat qui a servi sous ses ordres et qui le reconnaît, ce jeune guide, seul soutien de la grandeur déchue, inspirent l'attendrissement et le respect. Les censeurs les plus froids et les plus sévères ne purent refuser leurs suffrages à ce tableau.

Tandis que le public le contemplait, David, désirant connaître par lui-même ce qu'on pensait de son ouvrage, entra incognito dans la salle d'exposition. Aussitôt il est reconnu. A sa vue, les spectateurs, par un mouvement spontané, l'élèvent sur leurs bras, et le portent en triomphe devant son tableau. Il reçoit avec calme et reconnaissance ces hommages touchans de ses concitoyens. Il aperçoit Sedaine parmi les curieux, écarte la foule, et s'élance dans les bras de son ami qui pleurait de joie.

« Vous venez, lui dit le vieillard, de re-
» cevoir le plus bel éloge qui puisse encou-

» rager un artiste. J'ai craint que vous ne » fussiez enivré de cet accueil; mais le sang-» froid que vous avez conservé dans votre » triomphe me promet que vous saurez en » mériter d'autres. »

Dès-lors la renommée de David s'établit dans toute la France; on n'y parlait plus que de ses ouvrages. Les jeunes artistes accouraient à Paris pour recevoir ses conseils; tous brûlaient du désir de faire leurs études sous un tel maître; un éloge de sa part était le but de tous leurs efforts; on était avide de ses leçons; on lui faisait les offres les plus brillantes. Il dut céder à tant d'instances, et ouvrit cette école où accoururent une foule d'élèves de tous les pays et d'où sont sortis tant de peintres célèbres.

A chaque concours ouvert par l'académie de Rome, c'était toujours un élève de David qui remportait le prix. On lui accorda, comme récompense, un logement au Louvre. Sa gloire fut proclamée chez toutes les nations; sa réputation devint européenne; elle fut immense.

Jusqu'alors David n'avait travaillé que pour le progrès des arts et sa propre gloire.

Il avait atteint sa trente-troisième année : il sentait le moment venu de contracter des liens durables qui, en augmentant ses rapports dans la société, allaient rendre sa destinée plus stable et plus heureuse.

Ainsi qu'on l'a déjà vu, il avait en Italie fait la connaissance du fils Pecoul. Ce jeune homme, dans sa correspondance avec son père, l'avait souvent entretenu de ses liaisons avec David, du désir qu'il avait de le voir un jour devenir son frère, et lui avait proposé de marier une de ses sœurs avec son ami. Lorsque David partit de Rome, il lui donna même une lettre de recommandation pour son père, relative à cet objet, que David ne remit pas, soit oubli, soit qu'il ait été distrait de cette visite par son application à la peinture.

Il fut pourtant obligé de s'entendre avec M. Pecoul père pour le logement qui lui était destiné dans le palais du Louvre. David pensa alors à sa lettre et à sa négligence. Il chercha à la réparer, et alla se présenter à M. Pecoul qui sourit en le voyant arriver après ce retard; puis prenant un ton grondeur :

« M. David, lui dit-il, j'ai à vous repro-
» cher votre peu de diligence; vous avez
» depuis deux ans une lettre à me remettre;
» vous en connaissez le contenu, et il m'eût
» été agréable de vous voir mettre quelque
» empressement à établir entre nous des
» liens de famille. »

David balbutia sa justification; puis appréciant un reproche aussi flatteur, il exprima sa reconnaissance, s'excusa sur son peu de fortune, et sur le besoin de se livrer tout entier à l'étude de son art; mais réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre, il crut que, s'il perdait l'occasion de s'allier à cette famille, il n'en retrouverait peut-être plus d'aussi avantageuse, et essaya de remettre la conversation sur ce sujet.

« Il me serait agréable, reprit-il avec
» finesse, d'avoir une *petite* alcove dans la
» chambre où nous sommes. »

« — Pourquoi donc *petite?* interrompit
» M. Pecoul. Je vous la ferai grande et
» propre à recevoir votre femme; car enfin
» vous devez vous marier, et je vous des-
» tine ma fille. Vous voulez vivre pour l'art;
» eh bien! travaillez pour la gloire; moi, je

» travaillerai pour votre aisance et votre
» fortune. Venez dès ce soir souper en fa-
» mille, et faire connaissance avec celle que
» je vous destine. »

Malgré des offres aussi engageantes, David hésita. L'idée d'un changement de situation, des embarras du ménage, le rendaient indécis. Il ne voulut point engager sa parole avant d'avoir réfléchi, et sans avoir consulté son ami.

Il courut chez Sedaine et lui fit part de son entretien avec M. Pecoul. Sedaine aussi avait des filles à marier, et avait depuis long-temps eu l'intention d'en donner une à David; mais, dans l'état d'indécision où se trouvait celui-ci, il ne crut pas devoir augmenter son embarras en lui parlant de ce dessein, et, en ami désintéressé, il donna son assentiment au projet de M. Pecoul, dans lequel il voyait le bonheur de David.

« Cédez, lui dit-il, à la proposition géné-
» reuse qu'on vient de vous faire. Fortune,
» réputation honorable, probité, tout ce
» qui fonde le bonheur d'une alliance, vous
» le trouverez là. »

Alors David ne balance plus. Il se rend chez M. Pecoul, dont la joie est extrême en voyant entrer dans sa famille un artiste déjà si célèbre. Après quelques semaines, mademoiselle Pecoul devint l'épouse de David.

Peu de temps après son mariage, une femme de la cour, madame de Noailles, le pria de lui faire un *Christ*. David s'en excusa d'abord, parce que, disait-il, il n'avait jamais exercé ses pinceaux dans ce genre, qui lui offrait peu d'attraits. Madame de Noailles redoubla d'instances, et David se vit obligé de la satisfaire. Il l'exécuta, mais sans ardeur et avec une certaine répugnance. Ce fut une œuvre de pure complaisance. Ce tableau fut exposé au salon, et ensuite à l'église des Capucines, près la place Vendôme. Malgré le peu de cas que David paraissait faire de cet ouvrage, tout le monde attiré par la renommée de l'auteur, se portait à cette chapelle, et le concours des curieux était si grand, que madame de Noailles fut contrainte de retirer le tableau.

Cette production, la première de ce genre qui soit sortie des ateliers de David, fut aussi la dernière; car il se sentait froid pour

un pareil sujet. Il regretta même dans la suite d'avoir exercé son art sur un caractère qu'il n'avait jamais bien compris, et c'était là surtout la cause de son admiration pour Raphaël. Il ne concevait pas comment ce grand peintre avait pu y trouver tant d'inspirations et tant de charmes. Il regretta d'avoir cédé aux instances de madame de Noailles, et il en conserva toujours une impression importune. Des censeurs habiles critiquèrent ce tableau, et David, loin de combattre leur avis, y applaudit, sentant qu'ils avaient raison.

Depuis long-temps membre agrégé de l'Académie, il voulut se faire recevoir académicien. Pour obtenir cet honneur, il composa le tableau de *la Mort d'Hector*. Il présenta aussi son tableau d'*Hector et Andromaque*, qu'il avait exécuté dans le même temps. Celui-ci représente le moment où ce fier Troyen quitte son palais et les murs d'Ilion pour aller combattre les Grecs. Il est debout, revêtu de son armure, et invoque Jupiter et ses pénates, auxquels il confie la garde de son fils et de son épouse. Andromaque éplorée s'appuie sur le héros. L'ex-

pression de la douleur est empreinte sur son visage renversé contre le sein d'Hector, et la physionomie du guerrier exprime toute l'agitation de son ame, et un combat violent entre l'amour et le devoir.

La réception de David fut votée à l'unanimité.

Investi de cette nouvelle dignité, il sentit qu'il avait besoin de retourner à Rome une seconde fois pour se perfectionner entièrement, y observer les beaux modèles qui auraient pu échapper à ses études, pendant son premier séjour, et qu'il était alors en état de mieux apprécier. Un obstacle puissant lui avait fait ajourner ce projet; c'était la dépense qu'entraînait un tel déplacement. Cependant, dans ses entretiens, il laissait souvent percer ce désir : M. Pecoul lui en arracha l'aveu, et, fidèle à la promesse qu'il lui avait faite de lui faciliter le chemin de la gloire, il s'empressa de mettre à la disposition de son gendre les moyens nécessaires pour faire ce voyage.

David partit avec sa femme au grand regret de tous les artistes et de ses élèves. Cependant il se fit accompagner d'un de ceux

qu'il affectionnait le plus, et en effet un des plus estimables par son talent et son amabilité. C'était le jeune *Drouais*, artiste de la plus haute espérance, que les arts ont longtemps pleuré. Il mourut à vingt-quatre ans, et laissa dans l'école française des regrets ineffaçables. Il avait composé le tableau de *la Cananéenne*, pour le présenter au concours de Rome, où il remporta le grand prix. Cet ouvrage, ainsi qu'un tableau de *Marius assassiné*, sont aujourd'hui au musée de Paris.

Ce jeune homme était né d'une famille honnête et très-riche, avec la passion des arts et de la gloire. Il était d'une générosité et d'un désintéressement rares : tous ses amis se ressentaient de sa bienfaisance et de ses largesses. Ses camarades d'études, qui conserveront toujours le souvenir de ses vertus, se plaisent encore aujourd'hui, dans leur vieillesse, à rappeler les moindres traits de sa vie : ils citent avec complaisance l'hommage qu'ils lui rendirent à son retour de Rome, lorsque, entraînés par leur enthousiasme, ils le portèrent en triomphe chez sa mère.

David avait commencé à Paris un tableau du *Serment des Horaces*, et résolut de le finir dans la ville même de Rome, parmi ces peuples en qui une longue série de siècles avait effacé le souvenir des trois guerriers sauveurs de leur pays.

Ce tableau, dans le style antique, est surtout remarquable par la noblesse et la simplicité de la composition, la pureté et la correction du dessin et l'expression mâle du caractère des trois héros. Mais on voit aussi dans ce tableau un autre épisode non moins intéressant. Derrière les guerriers, leurs épouses, plongées dans l'abattement et l'inquiétude, présentent l'exemple le plus frappant de la désolation et de la douleur. Les costumes sont drapés avec le plus grand art, et de tous les tableaux de ce grand peintre, c'est peut-être celui dont le coloris est le plus naturel. C'est un des plus beaux ouvrages de David. S'il n'a pas surpassé Corneille, il l'a du moins égalé dans cette scène sublime et imposante.

A l'exposition de ce tableau, le concours des spectateurs fut immense. Toutes les classes de la société, les cardinaux, les sa-

vans, s'empressèrent de lui payer leur tribut d'admiration. Les poëtes le chantèrent; une foule de sonnets furent adressés à l'auteur. Des troupes de jeunes garçons jonchaient de verdure les approches de sa demeure.

Le prince de l'académie lui-même, le vieux Pompée Batoni, qui avait comblé de louanges David à la vue de son tableau *des Pestiférés*, voulut voir celui du *Serment des Horaces*, et se rendit à l'exposition malgré son grand âge. En apercevant l'ouvrage et son auteur, ce vieillard fut saisi de joie. Il lui prodigua de nouveau des éloges.

« Ce tableau, lui dit-il, est bien supérieur » à celui que j'ai déjà loué. Je vous le ré- » pète encore une fois, restez à Rome, vous » y serez mon successeur. Je ne crains point » de blesser ces Messieurs, ajouta-t-il, en » montrant le cortége d'artistes dont il était » entouré. Aucun d'eux n'a, comme vous, » le droit d'aspirer à cette succession et de » se voir à la tête de notre école. »

David, quoique touché de reconnaissance, remercia le bon vieillard, et persista toujours dans sa résolution de rester Français.

Le bruit de cet ouvrage parvint bientôt

jusqu'au pape. Il témoigna un vif désir de le voir ; les lois de l'étiquette interdisaient à ce pontife toute visite à un simple particulier. David reçut l'invitation de l'envoyer au Vatican. Mais ce tableau appartenait au roi de France ; c'était pour lui en faire hommage qu'il avait été composé, et il devait partir de suite pour sa destination. La curiosité du pape ne fut donc pas satisfaite, il ne put le voir, et le cardinal Bernis se chargea d'excuser David auprès du saint-père, en disant, ce qui était vrai, que le tableau était tout disposé à faire sans délai le voyage de Paris.

Alors David dit adieu pour toujours à la ville de Rome et à l'Italie : il repartit pour la France. Le *Serment des Horaces*, ouvrage infiniment supérieur à tous ceux qui l'avaient précédé, fut accueilli à Paris avec transport, et tous les artistes, d'un accord unanime, décernèrent les honneurs dus à celui qui tenait le sceptre des arts. On renonça à l'ancienne manière pour s'attacher au nouveau caractère qu'il venait d'imprimer à la peinture. Les sculpteurs, les graveurs et les architectes ne songèrent plus qu'à imiter son

genre. Les meubles, les costumes, les ornemens, les broderies, tout changea de goût et de style.

Mais, comme c'est l'usage, tout le monde ne partagea pas cet enthousiasme. Cette réforme subite déplut à quelques vieilles têtes qui, voyant que l'on abandonnait les anciennes habitudes pour leur substituer des idées nouvelles, firent tous leurs efforts pour combattre cette espèce de révolution dans le goût.

A la tête des antagonistes de l'école de David, était M. d'Angiviliers, directeur général des bâtimens. Non-seulement il refusa de donner au tableau le tribut d'éloges que chacun lui apportait, mais il se permit même de le critiquer amèrement.

Il l'avait commandé, de la part du roi, dans la petite dimension, et David, comme font presque tous les artistes en pareille circonstance, l'avait exécuté en grand. A son arrivée il ne fut pas accueilli par ce directeur avec tout l'empressement qu'il pouvait en attendre. Il lui avait même refusé la permission de couler un plâtre du *Gladiateur* pour servir de modèle à ses élèves, sous

prétexte qu'un artiste comme lui ne devait pas copier de mauvaises choses. Il lui chercha chicane, et l'accusa de désobéissance.

« Pourquoi, lui disait-il, ne vous êtes-» vous pas conformé à la dimension que » je vous avais prescrite?

» — Je ne l'ai pas fait, répondit David » fatigué de ces tracasseries, parce que cela » ne m'a pas paru convenable. Au reste, le » mal est sans remède, à moins que vous » n'employiez des ciseaux pour réduire mon » tableau; et de plus, s'il le faut, ajouta-» t-il, je saurai ne pas réclamer mon » paiement. »

Le comte d'Artois, frère du roi, voulut posséder un ouvrage de David. Ce prince était alors le cavalier le plus galant de la cour. On peut du reste en juger par les sujets dont il confiait l'exécution aux peintres: il avait commandé à Vincent un tableau de *Renaud et Armide*, et il chargea David d'exécuter *les Amours de Pâris et d'Hélène*. Celui-ci voulut que cette composition fût rendue digne du prince qui passait en France pour le modèle de la chevalerie. Il y réussit; aucun peintre avant lui n'avait traité l'a-

mour avec autant d'élévation que dans ce tableau. A la vue de ces contours gracieux, de ces formes enchanteresses, de cette expression vive et tendre, une ivresse involontaire s'empare du spectateur. Les costumes, les ajustemens sont simples et pleins de goût : le beau Pâris, couvert du bonnet phrygien, la lyre d'une main, l'autre posée sur le bras d'Hélène, nous rappelle le portrait qu'en a fait Homère. On assure cependant que ce tableau, malgré son mérite, n'a pas joui d'une grande faveur auprès de l'auteur lui-même.

David composa ensuite un ouvrage d'un genre plus sévère. M. de Trudaine lui demanda un tableau de *la Mort de Socrate*. L'idée de faire discourir le philosophe sur l'immortalité de l'ame, sans être distrait par la coupe qu'on lui présente, est exécutée avec la plus grande vérité. Le valet des Onze détournant la tête au moment où Socrate va saisir le breuvage mortel, est une conception des plus heureuses.

En 1789, la révolution venait d'éclater. Le roi ordonna à David de faire un tableau de *Brutus rentrant dans ses foyers après*

avoir condamné ses fils. Il avait peint les têtes séparées du corps et portées par des licteurs; mais des considérations politiques le décidèrent à cacher ces têtes, ainsi qu'on le voit aujourd'hui.

Dans les critiques que l'on fit de ce tableau, on s'appliqua à démontrer que, dans cette belle tragédie, il avait négligé l'unité d'action. La séparation formée par les colonnes paraissait donner lieu à deux scènes; et ces deux scènes, disait-on, formaient deux tableaux. On doit pourtant convenir que cette disposition était un moyen ingénieux de laisser apercevoir, par la mère et les sœurs, les corps décapités que les licteurs viennent rendre à leurs parens. L'intérêt de ce tableau devait s'accroître de la douleur de ces femmes : par ce moyen, tout se lie à l'action principale. Cette composition fut faite en quelque sorte d'un seul jet : le fond a la finesse et la transparence des Tenniers.

Le 25 septembre 1790, David fit hommage à l'Assemblée constituante d'un tableau représentant Louis XVI entrant, le 14 février précédent, dans le lieu de ses séances, et contractant avec la nation l'en-

gagement d'aimer, de maintenir, et de défendre la constitution qu'elle se donnerait.

Dès la même année, il avait commencé, par les ordres et sous les auspices de l'Assemblée, un tableau dont le sujet était la mémorable séance où les représentans du peuple français, chassés de la salle ordinaire de leurs délibérations, se réfugièrent dans le *Jeu-de-Paume* de Versailles, et y prêtèrent le serment de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France. Il avait ménagé à travers une fenêtre la vue du château de Versailles enveloppé d'épais nuages d'où s'échappait la foudre. Il fut exposé en 1792. Ce magnifique tableau, un des plus beaux que ce grand peintre nous ait laissés, n'a jamais été achevé; et en voyant la gravure qui en a été faite, on regrette que l'auteur n'ait pu mettre la dernière main à cet ouvrage.

Entraîné dans les mouvemens de la révolution, arraché bientôt à la vie privée, David va se trouver lancé dans la carrière publique, et s'occupera moins des arts comme peintre que comme législateur, et dans leurs rapports avec la politique. Le 15 avril 1792,

il fut un des principaux ordonnateurs de la fête donnée aux soldats du régiment de Châteauvieux, condamnés pour insubordination par leurs propres officiers et selon les lois de leur pays, mais qu'on représentait comme des victimes du despotisme. Lié dès-lors avec tous les chefs du parti républicain, David, déjà membre du corps électoral de Paris, fut nommé député de cette ville à la Convention nationale en septembre 1792. L'artiste dont les souvenirs de Brutus et de Scévola remplissaient l'imagination, dont le talent, dans sa fierté, aspirait à l'indépendance des plus austères républiques, va prendre part aux travaux de cette assemblée.

Après le siége de Lille, le représentant Gossuin proposa, le 8 octobre 1792, à la Convention nationale de décréter:

Que la ville de Lille avait bien mérité de la patrie;

Qu'il serait fait don à cette commune d'une bannière aux trois couleurs portant pour exergue : *A la ville de Lille; la république reconnaissante;*

Qu'il serait accordé une indemnité provi-

soire de deux millions pour dédommager les habitans des malheurs du siége et relever les édifices ruinés.

David monta à la tribune (26 octobre) et dit :

« Quelque glorieuses que soient la ban-
» nière et l'inscription que le citoyen Gos-
» suin vous a proposé de décerner aux
» habitans de la ville de Lille, vous avez
» pensé sans doute que ce monument est
» trop périssable pour prouver à la posté-
» rité et à l'univers les sentimens de recon-
» naissance et d'admiration de la république
» pour le courage, le désintéressement, et
» le généreux patriotisme des intrépides ci-
» toyens de la ville de Lille.

» Je vous propose donc d'élever dans
» cette place, ainsi que dans celle de Thion-
» ville, un grand monument, soit une py-
» ramide, soit un obélisque en granit fran-
» çais provenant des carrières de Rhétel,
» de Cherbourg, ou de celles de la ci-devant
» province de Bretagne.

» Je demande qu'à l'exemple des Égyp-
» tiens et autres anciens, ces deux monu-
» mens soient élevés en granit, comme la

» pierre la plus durable, et qui portera à la
» postérité le souvenir de la gloire dont se
» sont couverts les habitans de Lille, ainsi
» que ceux de Thionville.

» Je demande aussi que les débris des
» marbres, provenant des piédestaux des
» statues détruites dans Paris, soient em-
» ployés aux ornemens de ces deux mo-
» numens.

» Je crois, et vous penserez comme moi,
» qu'il est de l'équité de la Convention na-
» tionale, comme de la gloire de tous les
» républicains français, que les noms de
» chacun des habitans de la ville de Lille et
» Thionville, qui y sont morts en défendant
» leurs foyers, soient inscrits en bronze sur
» ces monumens.

» Je vous propose de décerner une cou-
» ronne civique ou murale à Félix Wimpfen,
» et aux autres officiers, soldats ou habi-
» tans, soit de Thionville ou de Lille, qui
» se sont le plus distingués pendant ces
» deux siéges, en attendant qu'après leur
» mort leurs noms soient aussi inscrits sur
» ces monumens.

» Je propose aussi qu'à la manière des

» anciens, la Convention nationale ajoute
» aux noms de ces deux villes une épithète
» qui caractérisera la gloire que leurs défen-
» seurs se sont acquise. Et, afin de donner à
» tout individu de tout sexe, de tout âge,
» un signe non périssable de ces deux siéges,
» je vous propose de faire frapper une mé-
» daille en bronze pour chaque habitant de
» ces deux villes. Cette médaille sera fabri-
» quée avec le bronze provenant aussi des
» cinq statues détruites, et il sera expressé-
» ment défendu de la faire servir à aucun
» signe extérieur de décoration.

» Je désire que cet usage de faire frapper
» des médailles soit appliqué aussi à tous
» les événemens glorieux ou heureux déjà
» passés, et qui arriveront à la république,
» et cela à l'imitation des Grecs et des Ro-
» mains qui, par leurs suites métalliques,
» nous ont non-seulement transmis la mé-
» moire des époques remarquables, celle
» des grands hommes, mais nous ont ins-
» truits aussi du progrès de leurs arts.

» Nos artistes français se sont livrés, des
» premiers, aux élans du patriotisme, et
» plusieurs d'entre eux ont abandonné leurs

» occupations paisibles pour se livrer à tout » ce que le soutien de la république pou- » vait exiger d'eux; beaucoup ont préféré, » en se rendant aux frontières, la gloire de » la république à leur propre gloire. La » Convention ne peut donc, ce me semble, » exprimer sa reconnaissance d'une manière » plus digne qu'en les employant, au nom » de la république, à répandre sa gloire » dans l'univers entier, et à faire passer ses » travaux à la postérité la plus reculée.

» C'est à un incendie que la ville de » Londres doit la largeur, la beauté et la » régularité des rues dont elle est percée; » je crois donc qu'il serait nécessaire de » relever les villes de Lille et de Thionville » sur un plan général, dans lequel on ferait » entrer celui du local le plus convenable » pour élever dans ces deux villes les mo- » numens de granit que j'ai proposés. »

L'Assemblée applaudit à cette demande, qui fut renvoyée au comité d'instruction publique.

A la séance du 11 novembre, des artistes dessinateurs demandèrent la suppression des Académies. Cette pétition, appuyée par

David, fut également renvoyée au comité d'instruction publique.

Un écrivain, qui a publié l'histoire de cette assemblée, acteur lui-même dans ce grand drame, dit au sujet de David dans ses Mémoires :

« David avait alors la dictature des arts ;
» par son talent, nul autre n'en était plus
» digne. Ses élèves se faisaient remarquer
» par l'exagération de leur patriotisme, et
» la plupart de leurs compositions en étaient
» empreintes. Ils se distinguaient aussi par
» ce costume du moyen âge dont on voulut
» un instant faire le costume national. On
» a reproché à David d'avoir par jalousie
» persécuté quelques artistes. Je ne m'en
» suis jamais aperçu. Il y en avait un petit
» nombre qui tenait à l'aristocratie moins
» par opinion que par reconnaissance ; car
» la révolution régnait aussi dans tous les
» ateliers. Comme patriote, David a pu leur
» être contraire ; comme artiste, la supério-
» rité de son talent ne pouvait le rendre
» accessible au sentiment d'une basse riva-
» lité. Une difformité accidentelle à la joue
» et une certaine rudesse de manières ne

» prévenaient pas en sa faveur; mais, dans » l'intimité, il avait de la simplicité et de la » bonhomie (1). »

« L'antique, introduit déjà dans les arts » par l'école de David, dit ailleurs cet écri- » vain, remplaça dans les habits des fem- » mes, dans la coiffure des deux sexes, et » jusque dans les ameublemens, le gothi- » que, le féodal, et ces formes mixtes et » bizarres inventées par l'esclavage des » cours. Si la commodité fut quelquefois, » dans les meubles, sacrifiée à la pureté du » dessin et du coup-d'œil, l'un et l'autre se » trouvèrent réunis dans le costume des » femmes. Ce qu'il y avait dans cet héritage » des Grecs et des Romains d'inconvenant » pour nos mœurs et pour notre climat a » disparu depuis, et il n'est resté de cette » imitation trop servile dans le principe que » ce qui était bon et raisonnable, et l'Europe » s'en est accommodée comme la France. »

Un des élèves de David, Topino-Lebrun, né à Marseille, était venu à Paris dès son

(1) Mémoires sur la Convention et le Directoire, t. I, p. 74.

enfance pour y étudier la peinture. Il avait, auprès de ce maître, fait des progrès rapides, et il était devenu en peu de temps un de ses meilleurs élèves. Il était d'un caractère doux, franc et honnête. Le talent de ce jeune peintre, patriote ardent et sincère, faisait concevoir les plus belles espérances. Dès le commencement de la révolution, sa tête méridionale s'était exaltée; son républicanisme devint sombre et ombrageux. Il était sur le point d'abandonner la peinture pour se lancer entièrement dans la politique; mais David, reconnaissant en lui un talent véritable, avait exigé qu'il fît un voyage en Italie.

Il était en Toscane, lorsque David reçut de lui une lettre datée de Florence (31 octobre 1792), où son élève se plaignait des vexations qu'éprouvaient à Rome les artistes français.

A la séance du 21 novembre, David en fit la lecture à la Convention. Elle était ainsi conçue :

« Citoyen,

» Je viens offrir à votre zèle l'occasion

» d'être encore utile à la patrie, en la fai-
» sant respecter au dehors, et en sauvant
» des flammes inquisitoriales deux patriotes
» français.

» Les citoyens Rater et Chinard (1), ren-
» trant chez eux dans la nuit du 22 au
» 23 septembre, furent assaillis par des
» sbires qui les garrottèrent et les condui-
» sirent dans les prisons du gouvernement.

(1) C'étaient deux jeunes artistes français de Lyon qui étudiaient à Rome, le premier l'architecture, le second la sculpture. Rater était fils du célèbre architecte de ce nom, à qui la ville de Lyon doit une grande partie de ses plus beaux édifices et des agrandissemens considérables. Plus tard, le jeune Rater, rendu à la liberté, s'enferma à Lyon en 1794 pendant le siége de cette ville. Il s'y distingua dans l'arme de l'artillerie, et contribua vigoureusement à sa défense. Chinard remporta à Rome le premier prix de sculpture en 1786, honneur que n'avait eu encore aucun Français. Il a laissé un grand nombre de bustes et de statues fort estimés. On remarqua à l'exposition de 1806 deux bustes, ouvrages de son ciseau, celui de l'impératrice Joséphine et celui du prince Eugène Beauharnais. Il travailla aux sculptures de l'arc-de-triomphe du Carrousel. Il était membre de l'Académie de Lyon où il mourut en 1813.

» Peu de jours après, on fit enlever plu-
» sieurs modèles de Chinard, ainsi qu'un
» chapeau orné d'une cocarde nationale,
» mais qu'il ne portait que chez lui. Les
» groupes saisis sont : *la Liberté couronnant*
» *le Génie de la France ; Jupiter foudroyant*
» *l'Aristocratie*, et *la Religion assise sou-*
» *tenant le Génie de la France*, dont les
» pieds reposent sur les nuages, et dont la
» tête ornée de rayons indique qu'il est la
» lumière du monde. Eh bien ! les *abbati* du
» gouvernement ont répandu dans toute la
» ville que Chinard avait outragé la reli-
» gion ; qu'elle était foulée aux pieds, etc. etc.
» On a transféré les deux prisonniers au
» château Saint-Ange, où ils croupissent
» dans la malpropreté ; et l'Inquisition ins-
» truit leur procès.

» On ne parle plus que de Chinard, et le
» bruit court que Rater est mort.... Ils ont
» servi l'un et l'autre dans la garde natio-
» nale de Lyon : Chinard était capitaine.
» Ils devaient partir au premier moment
» pour reprendre leur poste ; c'est sûrement
» là leur plus grand tort aux yeux de leurs
» bourreaux.

» M. Chaset, ami des deux détenus, reçut
» ordre de se trouver à l'Inquisition le 16 oc-
» tobre. Il y fut menacé des galères, s'il ne
» déposait comme les autres témoins qui
» chargeaient Chinard : il eut cette faiblesse,
» et il ne put sortir de Rome pour réclamer.
» On ne lui demanda rien sur Rater.

» Vous savez que depuis long-temps les
» Français sont outragés ici. Plusieurs sont
» ignominieusement renvoyés, d'autres em-
» prisonnés, etc. Ce sont des faits qui vien-
» nent à l'appui du dernier. Les bruits que
» l'on commence à faire courir sur Chinard,
» pour préparer l'opinion publique à l'idée
» d'un *auto-da-fé*, exigent la plus grande
» célérité dans les réclamations nationales.
» Vous saurez mieux que moi ce qu'il faut
» faire.

» J'écris par le même courrier au prési-
» dent de la Convention. Je demande un
» rapport sur cette affaire : il doit en être
» instruit.... Ah ! mon cher maître, si nous
» avions à Rome un ministre comme en
» Toscane, l'activité de son patriotisme au-
» rait évité bien des angoisses à de malheu-
» reux patriotes !

» Il vous paraîtra étonnant de n'avoir
» reçu aucune lettre sur cette affaire; mais,
» surveillés par des tyrans, nos amis trem-
» blent, et personne n'ose écrire de Rome.
» Je n'en ai moi-même précipité mon dé-
» part que pour faire des réclamations au
» nom de tous les patriotes que j'ai laissés
» gémissans sur le sort de leurs frères. »

La Convention décréta qu'il serait fait des réclamations auprès de la cour de Rome pour relâcher sur-le-champ ces artistes.

Le 26 novembre, le citoyen Romme, au nom du comité d'instruction publique, fit un rapport à la Convention sur l'inutilité de la place de directeur de l'Académie française de peinture, de sculpture et d'architecture établie à Rome, et proposa de décréter :

Que cette place serait supprimée, et que cet établissement serait mis sous la surveillance de l'agent de France;

Que le régime de cette école serait changé pour y substituer les principes de liberté et d'égalité qui dirigeaient la république française.

David prit la parole :

« Je demande, dit-il, que le ministre des
» affaires étrangères donne ses ordres à
» l'agent de France auprès de la cour de
» Rome, pour faire disparaître les monu-
» mens de féodalité et d'idolâtrie qui exis-
» tent encore dans l'hôtel de l'Académie de
» France à Rome. Je demande la destruction
» des bustes de Louis XIV et de Louis XV
» qui occupent les appartemens du premier,
» et que ces appartemens servent d'ateliers
» aux élèves.

» — Laissons à Kellermann (1), répondit
» Carra, le soin de faire tomber tous ces
» monumens de l'orgueil et de la servitude,
» et de les confondre dans la poussière avec
» les emblêmes de l'oppression sacerdotale;
» n'exposons pas ainsi nos jeunes artistes,
» que l'amour des arts a conduits à Rome,
» au ressentiment d'un prêtre et aux poi-
» gnards de ses sbires.

» — J'observe, reprit David, que le pape

(1) Ce général commandait alors l'armée française des Alpes, et se proposait de porter la guerre en Italie.

» n'exerce pas dans Rome un pouvoir ab-
» solu. Cette ville est divisée en plusieurs
» juridictions, telles que celles d'Espagne,
» de Portugal, de France, etc.; elle offre
» en quelque sorte aux artistes une patrie
» et des lois particulières dont ils peuvent
» invoquer l'appui. Ce n'est jamais que par
» la faute du résident de leur nation qu'ils
» peuvent être opprimés. Ils peuvent faire
» un *auto-da-fé* de ces bustes, et je suis
» sûr que le peuple les applaudira. »

Ces observations furent renvoyées au pouvoir exécutif.

Le citoyen Lebrun, ministre des affaires étrangères, annonça à la Convention, le 2 décembre, que les citoyens Rater et Chinard, et autres artistes détenus dans les prisons de l'Inquisition, avaient été mis en liberté par ordre du pape, sans jugement et avec la faculté de rester à Rome. Ce ministre avait, dès le 23 septembre, adressé ses réclamations à la cour de Rome, qui s'était empressée d'y satisfaire.

Le 5 janvier 1793, David monta à la tribune, et dit:

« Citoyens représentans,

» Je ne viens vous proposer que des vues
» de paix et de conciliation. Pères conscrits,
» les enfans de chaque département sont
» également vos fils. Vous avez décrété que
» Lille a bien mérité de la patrie, et vous
» avez bien fait; vous avez décrété que
» Thionville a bien mérité de la patrie, et
» vous avez bien fait. Tout le monde dit que
» Paris a bien mérité de la patrie; eh bien!
» rendez donc un pareil décret. »

Une foule de voix s'écria : « Il est
» rendu. »

Dans toutes les questions relatives au grand procès qui occupa la Convention à cette époque, David vota avec la majorité.

Le 20 janvier, le représentant Michel Lepelletier de Saint-Fargeau, qui avait voté de la même manière, étant chez un restaurateur au Palais-Égalité (Royal), fut assassiné par un ancien garde-du-corps nommé Pâris.

Robespierre prononça à la Convention l'éloge de son collègue, et fit décréter que les honneurs du Panthéon lui seraient ac-

cordés. Le 24, on fit des funérailles solennelles : la Convention y assista toute entière.

Le lendemain, la veuve, les deux frères, et la fille de Lepelletier, âgée de huit ans, furent admis à la barre de la Convention pour lui témoigner leur reconnaissance des honneurs qu'elle venait de décerner à sa mémoire.

Un des frères du défunt dit :

« Citoyens,

» Je vous présente la fille de Michel Le-
» pelletier, votre collègue. » Puis, prenant l'enfant entre ses bras et lui montrant le président de la Convention : « Ma nièce, lui
» dit-il, maintenant voilà ton père..... »
S'adressant ensuite aux autres représentans et aux citoyens présens à la séance : « Peuple !
» ajouta-t-il, voilà votre enfant.... » Il prononça ces paroles d'une voix altérée, et un profond silence régna dans l'assemblée.

L'adoption de Suzanne Lepelletier fut décrétée à l'unanimité.

« Encore pénétré, dit alors David, de la
» douleur que nous avons tous ressentie en

» assistant au convoi funèbre dont vous
» avez honoré les restes inanimés de notre
» collègue, je vous propose de faire élever
» un monument en marbre qui transmette
» à la postérité la figure de Lepelletier,
» comme vous l'avez vue hier, lorsqu'il a été
» porté au Panthéon. Je demande que cet
» ouvrage soit mis au concours. »

Cette proposition fut adoptée.

On a vu les dispositions peu favorables de la cour de Rome à l'égard des patriotes français résidant dans cette ville, et surtout des artistes. La mise en liberté de Rater et Chinard faisait espérer qu'ils n'éprouveraient plus de pareilles vexations. Mais l'exécution du décret proposé par David, pour enlever de l'Académie de Rome et du palais de l'ambassadeur l'écusson royal, servit de prétexte à un grand attentat. Le 13 janvier, la populace fut assemblée contre les Français : des abbés donnèrent le signal du carnage. L'ambassadeur Basseville fut assailli dans les rues de Rome, au moment où il se rendait à l'Académie pour y rejoindre une petite société d'amis et de patriotes qui avaient coutume de s'y réunir une fois la semaine.

Il retourna en toute hâte dans son hôtel où il fut massacré. Presque tous les artistes et les pensionnaires de l'École française éprouvèrent le même sort; et ceux qui parvinrent à s'échapper, après avoir erré dans les États du pape, allèrent se réfugier en Toscane.

De promptes réclamations furent adressées à Paris. Presque tous ces jeunes peintres écrivirent à celui qu'ils regardaient alors comme leur père, à l'artiste dans lequel, depuis le commencement de sa carrière législative, ils voyaient le protecteur des arts.

Le 4 février, à l'ouverture de la séance, David monta à la tribune, et dit d'une voix animée :

« Je demande que la Convention nationale charge son comité d'instruction publique de lui présenter incessamment un rapport pour fixer un traitement aux pensionnaires de l'Académie de France à Rome, aussitôt qu'ils seront de retour dans leur patrie. Je demande que ce traitement soit fixé d'après les bases des engagemens pris par l'ancien gouvernement avec ces pensionnaires. Je pense, citoyens, et vous penserez tous comme moi qu'il

» est de justice rigoureuse de tenir ces en-
» gagemens. »

Les propositions de David furent sur-le-champ adoptées.

Le 20 février, Félix Lepelletier vint faire hommage à la Convention du buste de son frère. L'assemblée l'accueillit avec empressement.

« Citoyens, dit David, je viens d'exami-
» ner le buste qui vous est présenté. Il est
» très-bien fait et parfaitement ressemblant;
» l'artiste est un jeune homme nommé
» Fleuriot. Je demande pour lui l'encoura-
» gement le plus flatteur, l'inscription de
» son nom au procès-verbal. Je demande
» en second lieu que le buste de Michel
» Lepelletier soit placé à côté de celui de
» Brutus, et que le président pose sur la
» tête de ce buste la couronne qu'il a placée
» sur la tête de Michel Lepelletier au mo-
» ment de sa pompe funèbre. »

L'assemblée adopta la proposition de David.

L'élan du patriotisme entraînait alors toutes les ames. Des Français de toutes les conditions et de tout âge venaient payer

leur tribut à la république. On voyait de toutes parts des citoyens apporter en foule leurs offrandes, soit pour subvenir aux frais de la guerre, soit pour dédommager les parens des guerriers morts en combattant pour la patrie.

Ainsi, le 6 mars, David disait à la Convention :

« Je suis chargé, citoyens, de faire hom-
» mage à la patrie, pour le soulagement
» des veuves et des orphelins de Lille;
» d'une somme de six cents livres, au nom
» du citoyen Wicar, artiste lillois du plus
» grand mérite, résidant à Florence depuis
» sept ans; et de la décoration militaire du
» citoyen Lespinasse, également artiste dis-
» tingué. »

La mention honorable fut décrétée.

Quoique député à la Convention, et membre du comité d'instruction publique et de l'Institut, David n'avait pourtant pas abandonné ses pinceaux. Il le prouva, lorsqu'après deux mois de travail seulement il présenta, le 29 mars, à la Convention son tableau des *Derniers momens de Michel Lepelletier*.

Il monta à la tribune et prononça ce discours :

« Citoyens Représentans,

» Chacun de nous est comptable à la pa-
» trie des talens qu'il a reçus de la nature ;
» si la forme est différente, le but doit être
» le même pour tous. Le vrai patriote doit
» saisir avec empressement tous les moyens
» d'éclairer ses concitoyens, et de présen-
» ter sans cesse à leurs yeux les traits su-
» blimes d'héroïsme et de vertu.

» C'est ce que j'ai tenté de faire dans
» l'hommage que j'offre en ce moment à la
» Convention nationale d'un tableau repré-
» sentant Michel Lepelletier, assassiné lâ-
» chement pour avoir. . . . .

» Citoyens, l'Être-Suprême, qui répartit
» ses dons entre tous ses enfans, voulut que
» j'exprimasse mes sentimens et ma pensée
» par l'organe de la peinture, et non par
» les sublimes accens de cette éloquence
» persuasive que font retentir parmi nous
» les enfans de la liberté. Plein de respect
» pour ses décrets immuables, je me tais, et
» j'aurai rempli ma tâche, si je fais dire un

» jour au vieux père entouré de sa nom-
» breuse famille : Venez, mes enfans, ve-
» nez voir celui de vos représentans qui, le
» premier, est mort pour vous donner la
» liberté. Voyez ses traits, comme ils sont
» sereins! C'est que quand on meurt pour
» son pays on n'a rien à se reprocher.
» Voyez-vous cette épée qui est suspendue
» sur sa tête, et qui n'est retenue que par
» un cheveu? Eh bien! mes enfans, cela
» veut dire quel courage il a fallu à Michel
» Lepelletier, ainsi qu'à ses généreux col-
» lègues, pour. . . . .
» . . . . ,
» puisqu'au moindre mouvement, ce che-
» veu rompu, ils étaient tous immolés!
» Voyez-vous cette plaie profonde?.... Vous
» pleurez, mes enfans, vous détournez les
» yeux! Mais aussi faites attention à cette
» couronne; c'est celle de l'immortalité. La
» patrie la tient prête pour chacun de ses
» enfans : sachez la mériter, les occasions
» ne manquent point aux grandes ames. Si
» jamais, par exemple, un ambitieux vous
» parlait d'un dictateur, d'un tribun, d'un
» régulateur, ou tentait d'usurper la plus

» légère portion de la souveraineté du peu-
» ple, ou bien qu'un lâche osât vous pro-
» poser un roi, combattez ou mourez comme
» Michel Lepelletier, plutôt que d'y jamais
» consentir : alors, mes enfans, la cou-
» ronne de l'immortalité sera votre récom-
» pense.

» Je prie donc la Convention nationale
» d'accepter l'hommage de mon faible ta-
» lent; je me croirai trop récompensé, si
» elle daigne l'accueillir. »

On applaudit vivement au discours de David, et son hommage fut agréé.

Le citoyen Sergent demanda que ce tableau fût gravé aux frais de la république, pour être distribué aux peuples qui viendraient demander secours et fraternité à la nation française.

Cette proposition fut sur-le-champ décrétée. Le citoyen Génissieux dit ensuite :

« Il ne faut pas laisser aux malveillans
» lieu de dire que les républiques sont
» moins généreuses que les rois. Tout le
» monde a le souvenir encore frappé des
» tableaux de *Brutus* et des *Horaces*. Eh
» bien ! ils n'ont pas été payés à l'auteur.

David : « Allons, passons donc à l'ordre » du jour; ne nous occupons pas de moi. »

Le Président : « Citoyen David, vous êtes » ici représentant du peuple, et la parole » est à Génissieux. »

Génissieux : « Le noble désintéressement » de David est une raison de plus pour le » forcer à recevoir au moins l'indemnité de » ses dépenses. »

Mathieu : « Il est des objets qui ne doi- » vent pas se rencontrer en même temps. » Ce n'est pas au moment où David fait » hommage d'un tableau qui consacre le » patriotisme d'un représentant du peuple, » qu'il faut s'occuper du paiement de ses » autres ouvrages. Si David, avant la révo- » lution, nous a retracé les images sacrées » de *Brutus* et des *Horaces*, eh bien! il a » la récompense dans son cœur. Au sur- » plus, si la patrie a une dette à lui payer, » vous avez un ministre chargé de décerner » des couronnes civiques aux talens déjà » sûrs de l'immortalité. C'est au ministre » qu'il faut renvoyer cet objet. »

Alors David reprit la parole :

« Si la nation, dit-il, croit me devoir

» quelque indemnité, je demande que cet
» argent soit consacré au soulagement des
» veuves et des enfans de ceux qui meurent
» pour la défense de la liberté. »

Il avait à peine prononcé ces mots, lorsque de vifs applaudissemens vinrent couvrir sa voix, et la proposition de Mathieu, tendant à décerner une couronne civique à David, fut décrétée.

La section du Louvre était celle qui, dans Paris, avait fourni le plus de soldats à la république. A la séance du 29 mars, une compagnie de canonniers de cette section fut admise à la barre pour y prêter son serment.

David dit en la voyant entrer :

« C'est pour la neuvième fois que des vo-
» lontaires de la section du Louvre défilent
» dans cette enceinte; je demande que la
» Convention nationale décrète que cette
» section a bien mérité de la patrie ».

Cette proposition fut décrétée.

Le 3 avril 1793, dans une séance permanente qui fut extrêmement orageuse, Pétion dit en fixant Marat :

« Le moment est venu de chasser de

» cette enceinte ces hommes audacieux et
» scélérats qui nous avilissent et qui nous
» menacent sans cesse du poignard des
» assassins..... »

« C'est vous ! s'écria Marat avec violence,
» c'est vous qui êtes des assassins.... »

Les cris d'indignation de l'assemblée couvrirent sa voix.

David, épousant la cause de Marat, s'élança précipitamment au milieu de la salle.

« Je vous demande, s'écria-t-il, que vous
» m'assassiniez..... Je suis aussi un homme
» vertueux...... La liberté triomphera !...... »

Une vive agitation succéda à ses apostrophes.

Pétion : « Qu'est-ce que prouve l'action
» de David ? Rien, si ce n'est le dévouement
» d'un honnête homme en délire et trompé
» par des scélérats....... Tu t'en apercevras,
» David. »

David : « Jamais. »

Le 16 juin, à l'ouverture de la séance, David annonça qu'un jeune artiste, ayant modelé le général Dampierre, demandait de faire hommage à la Convention de son ou-

vrage. Il fut admis à la barre, et l'assemblée accepta son offre.

Sur la proposition de David, elle accorda en outre à ce jeune artiste la somme de mille livres en indemnité de trois bustes dont il devait placer l'un au Panthéon, l'autre aux Archives, et envoyer le troisième à l'épouse de Dampierre.

Le 23 juin 1793, une fête civique fut célébrée à Paris. La Convention chargea David d'y assister. Il devait en outre s'informer de l'esprit de plusieurs compagnies de canonniers qui allaient quitter Paris pour se rendre aux frontières.

Le 24, David dit à l'assemblée:

« Citoyens, je me suis acquitté de la mis-
» sion dont vous m'avez chargé hier; je me
» suis transporté au milieu de nos frères les
» braves canonniers; là, j'ai parlé à ces frè-
» res purs que les suggestions perfides des
» ambitieux sont bien loin d'atteindre. Ils
» ont deviné le motif qui m'amenait parmi
» eux, et, loin de s'en offenser, ils s'en sont
» réjouis. Ah! citoyens, comment vous re-
» tracerai-je les émotions vives de ce peu-
» ple généreux, qui préfère se vouer à la

» mort, plutôt que de trahir les intérêts de
» la patrie.

» J'ai vu couler tes larmes, peuple magnanime; ne t'en défends pas; elles font honneur à ton courage. Achille pleurait aussi, les Romains ont pleuré, et les cannibales auxquels on l'a comparé ne pleuraient pas.

» Oui, citoyens, tels sont les citoyens de Paris. Il règne entre eux une union indissoluble contre laquelle viendront se briser tous les efforts du despotisme et de l'anarchie. Ils ne respirent que l'amour de l'égalité, l'obéissance aux lois, qui seules peuvent assurer le bonheur du peuple; tel est l'esprit des canonniers, celui de Paris, celui de la France entière.

» En vain, me disaient-ils, des hommes perfides qui épient tous les mouvemens pour en abuser, toutes les passions pour les aigrir, tous les désordres pour les augmenter, veulent, dans les circonstances où se trouve la France, nous inspirer des sentimens de haine contre les citoyens des autres départemens. Ces citoyens sont Français; ils sont républicains; ils sont

» nos frères : leur ame est embrâsée du » patriotisme qui enflamme tous les habi- » tans de Paris. S'ils marchent vers nos » murs, nous irons au-devant d'eux non » pour les combattre, mais pour les serrer » dans nos bras. Nous leur dirons : Frères » et amis, nos cœurs sont unis; ils s'en- » tendent; nous demandons, comme vous, » la liberté, l'égalité, la république, les lois » vraiment populaires et la fin de l'anar- » chie. Maintenant unissons nos armes. Les » ennemis de la France bordent le Rhin et » la Moselle, le fanatisme souille la Loire » et la Vendée du sang des patriotes; allons » en masse secourir et venger nos frères; » c'est là que la patrie nous appelle.

» Ainsi me parlèrent, citoyens représen- » tans, ces généreux républicains. Des cris » de *vive la république! vive la Convention* » *nationale!* se firent entendre de toutes » parts. L'aristocratie en a pâli. On a vu la » discorde éteindre en ce moment ses flam- » beaux; elle a fui.

» Après avoir rempli la mission dont vous » m'aviez chargé auprès de nos braves ca- » nonniers, je suis allé au Champ-de-Mars.

» Ici la scène change. Ce n'était plus ces
» fiers enfans du dieu qu'on y révère; c'é-
» taient de vieux républicains, des mères
» de famille qui, par leur exemple, don-
» naient à leurs enfans les premières leçons
» de la vertu : trois fois elles firent le tour
» de l'autel de la patrie, en chantant des
» hymnes saintes à la liberté; trois fois le
» peuple répondit à ces accens si chers à
» son cœur. Le maire de la ville de Paris
» harangua les citoyens; et le peuple, en
» bénissant ses représentans, répondit *vive*
» *la Convention nationale! vive la liberté!*
» *vive à jamais la république!* »

On applaudit vivement, et l'assemblée décréta l'insertion de ce récit au Bulletin des Lois.

David fut chargé par le comité d'instruction publique de faire un rapport à la Convention sur la fête du 10 août dont il devait être l'ordonnateur. Le 11 juillet, il présenta donc à l'assemblée un long programme pour cette solennité.

Celui qui devait porter la raison dans les œuvres du génie; celui qui, par la simplicité de ses conceptions, devait ramener l'École

des peintres français à ce caractère calme et noble abandonné depuis si long-temps, David enfin, le plus sage des peintres, s'était rangé parmi les membres les plus exaltés de la Convention. Il crut voir se réaliser ce beau retour aux mœurs antiques idoles de son génie : son imagination ardente et l'extrême exaltation de son républicanisme remplissaient sa tête d'illusions et de prestiges. Il crut voir Phocion dans Marat, et dans Robespierre un nouveau Marius. L'un était un tyran atrabilaire, l'autre un démagogue furibond, réunissant à des traits hideux une ame sanguinaire. Il s'était nommé *l'ami du peuple*; et le peuple, fasciné par ses flagorneries, lui décernait ce titre. L'apologiste des massacres de septembre (1792) périt par le poignard d'une jeune fille, qui crut servir son pays en frappant Marat dans son bain.

Le 14 juillet, une députation, dont le citoyen Guirault était orateur, vint exprimer les regrets du peuple à la Convention.

« O crime! dit-il, une main parricide » nous a ravi le plus intrépide défenseur » du peuple. Il s'était constamment sacrifié

» pour la liberté. Nos yeux le cherchent
» encore parmi vous, représentans. O spec-
» tacle affreux ! il est sur un lit de mort.
» Où es-tu, David ? Tu as transmis à la
» postérité l'image de Lepelletier mourant
» pour la patrie : il te reste encore un ta-
» bleau à faire.... »

« Oui, je le ferai ! » s'écria David d'une voix émue.

La Convention décréta ensuite que tous les représentans assisteraient aux funérailles de Marat, et David fut nommé commissaire pour ordonner cette pompe funèbre.

Le 17 juillet, il dit à l'Assemblée :

« En vertu de votre décret, la dépouille
» mortelle de Marat sera inhumée aujour-
» d'hui à cinq heures du soir sous les arbres
» où il se plaisait à instruire ses concitoyens.
» Sa sépulture aura la simplicité convenable
» pour un républicain incorruptible mort
» dans une honorable indigence. C'est du
» fond d'un souterrain qu'il désignait au
» peuple ses amis et ses ennemis ; que mort
» il y retourne, et que sa vie vous serve
» d'exemple ! Caton, Aristide, Socrate,
» Timoléon, Fabricius et Phocion, vous !

» dont j'admire la respectable vie, je n'ai » pas vécu avec vous; mais j'ai connu Marat, » et je l'ai admiré comme vous : la postérité » lui rendra justice. »

L'Assemblée se réunit à cinq heures du soir et assista à la pompe funèbre.

Le 11 août, David proposa à l'Assemblée de faire placer dans le lieu de ses séances l'arche constitutionnelle et le faisceau de l'unité dont il voulait fournir le dessin.

Le 20, sur la proposition de David, l'Assemblée décréta qu'il serait frappé une médaille en bronze de deux pouces de diamètre, pour perpétuer le souvenir de la réunion fraternelle qui avait eu lieu le 10 août, lors de l'acceptation de la constitution.

David tint la promesse qu'il avait faite à la Convention, de peindre *Marat expirant.* Il le représenta au moment où, étendu dans sa baignoire et venant d'être frappé, le sang s'échappe à grands flots de sa blessure. Ce portrait est d'une vérité frappante, et peut-être, sous le rapport de la ressemblance et de l'énergie, doit-il être regardé comme un de ses chefs-d'œuvre.

L'auteur lui-même paraissait donner à ce

tableau et à celui de *Lepelletier mourant*, la préférence sur tous les autres. L'impartialité de sa critique sur plusieurs de ses ouvrages doit faire concevoir une très-haute idée de ces deux tableaux.

Le 20 vendémiaire an II (11 octobre 1793), David annonça à la Convention qu'il avait terminé son tableau de *Marat expirant;* qu'il désirait, pendant quelque temps, retirer celui de *Michel Lepelletier* de la salle des séances, pour les exposer, tous les deux, dans sa maison, aux regards du public. L'Assemblée y consentit.

Comme beaucoup de députés de la Convention, David était membre de la Société des *Jacobins.* Il fréquentait quelquefois ses séances; mais les monumens de cette époque ne déposent pas qu'il ait pris beaucoup de part à ses travaux.

Le 17 brumaire an II, David monta à la tribune de la Convention, et dit :

« Les........ ne pouvant usurper dans les » temples la place de la Divinité, s'étaient » emparés de ses portiques. Ils y avaient » placé leurs effigies, afin sans doute que » les adorations des peuples s'arrêtassent

» à eux avant d'arriver jusqu'au sanc-
» tuaire. C'est ainsi qu'accoutumés à tout
» envahir, ils osaient disputer à Dieu même
» l'encens que lui offraient les hommes. Vous
» avez renversé ces insolens usurpateurs;
» ils gissent sur la terre qu'ils ont souillée de
» leurs crimes, objet de la risée des peuples.
» Qu'un monument élevé dans l'enceinte de
» la commune de Paris, non loin de cette
» église dont ils avaient fait leur Panthéon,
» transmette à nos descendans le premier
» trophée élevé par le peuple souverain,
» de sa victoire sur les........ Que les dé-
» bris tronqués de leurs statues forment
» un monument durable de la gloire du
» peuple et de leur avilissement. Que le voya-
» geur qui parcourt cette terre nouvelle,
» reportant dans sa patrie des leçons utiles
» aux peuples, dise : « J'ai vu des..... dans
» Paris; j'y ai repassé; ils n'y étaient plus. »

Des applaudissemens réitérés interrompirent son discours; il reprit ensuite :

« Je propose donc de placer ce monument
» sur la place du Pont-Neuf; il représen-
» tera l'image du peuple géant, du peuple
» français.

» Que cette image, imposante par son ca-
» ractère de force et de simplicité, porte
» écrit en gros caractères sur son front :
» *Lumière*; sur sa poitrine : *Nature*, *vérité*;
» sur ses bras : *Force*, *courage*. Que sur
» l'une de ses mains, les figures de la Liberté
» et de l'Égalité, serrées l'une contre l'autre,
» et prêtes à parcourir le monde, montrent
» qu'elles ne reposent que sur le génie et la
» vertu du peuple ! Que cette image du
» peuple *debout* tienne dans son autre main
» cette masse terrible, dont les anciens ar-
» maient leur Hercule ! C'est à nous d'élever
» un tel monument. Les peuples qui ont
» aimé la liberté en ont élevé de semblables.
» Non loin de nous sont les ossemens des
» esclaves des tyrans qui voulurent atta-
» quer la liberté helvétique; ils sont élevés
» en pyramide et menacent les rois témé-
» raires qui oseraient souiller le territoire
» des hommes libres.

» Ainsi, dans Paris, les effigies des.......
» et les débris de leurs vils attributs, seront
» entassés confusément et serviront de pié-
» destal à l'emblème du peuple français. »

Après ce discours, pendant lequel David

fut souvent interrompu par des applaudissemens, il lut et fit adopter un projet de décret pour l'érection de ce monument.

On a vu que David avait dépeint avec attendrissement les derniers momens de Marat. A la séance du 24 brumaire, il parut à la tribune et déplora avec chaleur la perte de ce monstre.

« Citoyens,

» Le peuple redemandait son ami ; sa voix
» désolée se faisait entendre ; il provoquait
» mon art, il voulait voir les traits de son
» ami fidèle. David ! saisis tes pinceaux,
» s'écria-t-il, venge notre ami, venge Marat !
» Que ses ennemis vaincus pâlissent encore
» en voyant ses traits défigurés. Réduis-les
» à envier le sort de celui que, n'ayant pu
» vaincre, ils ont eu la lâcheté de faire as-
» sassiner ! J'ai entendu la voix du peuple,
» j'ai obéi.

» Accourez tous, la mère, la veuve, l'or-
» phelin, le soldat opprimé, vous tous qu'il
» a défendus au péril de sa vie ! approchez,
» et contemplez votre ami. Celui qui veillait
» pour vous n'est plus. Sa plume ! la terreur

» des traîtres, sa plume échappe de ses » mains! O désespoir! notre infatigable ami » est mort! Il est mort votre ami, en vous » donnant son dernier morceau de pain; il » est mort sans laisser de quoi se faire en- » terrer. Postérité, tu le vengeras; tu diras » à nos neveux combien il eût pu posséder » de richesses s'il n'eût préféré la vertu à » la fortune! Humanité, tu diras à ceux qui » l'appelaient buveur de sang, que jamais » ton enfant chéri, que jamais Marat ne t'a » fait verser de larmes.

» Toi-même je t'évoque, ô exécrable ca- » lomnie; oui, je te verrai un jour, et ce jour » n'est pas loin, étouffant de tes mains tes » serpens desséchés, mourir de rage en » avalant tes propres poisons. Alors on verra » l'aristocratie épuisée, confuse, ne plus » oser se montrer.

» Et toi, Marat, du fond de ton tombeau » tes cendres se réjouiront; tu ne regrette- » ras plus ta dépouille mortelle; ta tâche » glorieuse sera remplie, et le peuple, une » seconde fois couronnant tes travaux, te » portera dans ses bras au Panthéon.

» C'est à vous, mes collègues, que j'offre

» l'hommage de mes pinceaux ; vos regards, » en parcourant les traits livides et ensan- » glantés de Marat, vous rappelleront ses » vertus, qui ne doivent jamais cesser d'être » les vôtres.

» Citoyens, lorsque nos tyrans, lorsque » l'erreur égaraient encore l'opinion, l'opi- » nion porta Mirabeau au Panthéon. Au- » jourd'hui, les vertus, les efforts du peuple » ont détruit le prestige. La vérité se mon- » tre ; devant elle, la gloire de l'ami des rois » se dissipe comme une ombre. Que le vice, » que l'imposture fuient du Panthéon ; que » le peuple y appelle celui qui ne le trompa » jamais.

» Je vote pour Marat les honneurs du » Panthéon. »

Granet demanda que Mirabeau fût mis hors du Panthéon pour faire place à Marat.

Laloy, président, répondit que Marat ne devait remplacer personne.

La Convention rendit le décret suivant :

« Art. 1. Les honneurs du Panthéon se- » ront décernés à Marat, l'*ami et le repré- » sentant du peuple.*

» 2. Le comité d'instruction publique » présentera le plan de la cérémonie.

» 3. Les tableaux de *Lepelletier* et de » *Marat*, peints par David et offerts par lui » à la nation, seront placés dans le lieu des » séances des représentans du peuple.

» 4. Ils seront gravés sous la direction de » David, qui choisira lui-même le graveur.

» 5. La trésorerie nationale tiendra à la » disposition du ministre de l'intérieur jus- » qu'à concurrence de vingt-quatre mille » livres pour subvenir aux frais de gravure » et d'impression.

» 6. Mille exemplaires de chaque gravure » seront distribués aux représentans du » peuple et aux départemens; le surplus » sera déposé aux archives. »

» 7. Après avoir tiré mille exemplaires, » les planches resteront à David.

» 8. Les tableaux, après avoir été placés » dans le lieu des séances de la Convention, » ne pourront en être retirés sous aucun » prétexte par les législateurs qui lui suc- » céderont. »

Si Robespierre avait ménagé Marat, s'il avait paru même approuver ses discours et

ses écrits, c'est qu'il le regardait comme un instrument utile à ses desseins, comme un organe par lequel il pouvait parler au peuple et s'en rendre maître; mais si, comme l'indiquent tous les témoignages que nous avons cités, David voyait de bonne foi en Marat un représentant vertueux, un nouveau Fabricius, on ne doit attribuer cette erreur qu'à l'extrême exaltation de ses idées républicaines.

Le lendemain, à la séance du 25 brumaire, David parla en homme maître de son sujet, sur les arts et leur influence dans la société.

« Citoyens, dit-il, votre comité d'instruc-
» tion publique a considéré les arts sous
» tous les rapports qui doivent les faire con-
» tribuer à étendre les progrès de l'esprit
» humain, à propager et à transmettre à la
» postérité les exemples frappans des efforts
» d'un peuple immense, guidé par la raison
» et la philosophie, ramenant sur la terre
» le règne de la liberté, de l'égalité et des
» lois. Les arts doivent donc contribuer
» puissamment à l'instruction publique. Trop
» long-temps les tyrans, qui redoutent
» jusqu'aux images des vertus, avaient, en-

» chaînant jusqu'à la pensée, encouragé la
» licence des mœurs, étouffé le génie.....
» Les arts sont l'imitation de la nature
» dans ce qu'elle a de plus beau et de plus
» parfait; un sentiment naturel à l'homme
» l'attire vers le même objet. Ce n'est pas
» seulement en charmant les yeux que les
» monumens des arts ont rempli le but;
» c'est en pénétrant l'ame, c'est en faisant
» sur l'esprit une impression profonde, sem-
» blable à la réalité. C'est alors que les traits
» d'héroïsme, de vertus civiques, offerts
» aux regards du peuple, électriseront son
» ame et feront germer en lui toutes les
» passions de la gloire, de dévouement pour
» la patrie. Il faut donc que l'artiste ait étu-
» dié tous les ressorts du cœur humain; il
» faut qu'il ait une grande connaissance de
» la nature; il faut en un mot qu'il soit
» *philosophe*. Socrate, habile sculpteur, J.-J.
» Rousseau, bon musicien, l'immortel Pous-
» sin traçant sur la toile les plus sublimes
» leçons de philosophie, sont autant de té-
» moins qui prouvent que le génie des arts
» ne doit avoir d'autre guide que le flam-
» beau de la raison.

» Si l'artiste doit être pénétré de ces sen-
» timens, le juge doit l'être encore davan-
» tage. Votre comité a pensé qu'à cette
» époque, où les arts doivent se régénérer
» comme les mœurs, abandonner aux ar-
» tistes seuls le jugement des productions
» du génie, ce serait les laisser dans l'or-
» nière de la routine où ils se sont traînés
» devant le despotisme qu'ils encensaïent.
» C'est aux ames fortes, qui ont le sentiment
» du vrai, du grand que donne l'étude de
» la nature, à donner une impulsion nou-
» velle aux arts. »

Il proposa ensuite une liste composée de savans, d'artistes dans tous les genres et de magistrats, pour former le jury national des arts. La Convention adopta cette liste et décréta qu'elle serait imprimée pour être soumise au jugement du public.

Le 5 frimaire, un artiste nommé Dutaillis, se présenta à la barre. Il était allé à Rome pour y étudier la peinture. Après avoir été témoin du massacre de Basseville, le 13 janvier, il avait vu égorger ses camarades et piller sa propre maison. Plongé lui-même dans un cachot, il n'en était sorti qu'au bout

de trois mois, et venait, dénué de tout, implorer la générosité des représentans.

David parla en sa faveur et lui fit délivrer provisoirement un secours de douze cents livres.

Le 28 frimaire, David demanda à l'Assemblée la suppression d'une foule de commissions des arts qui avaient détourné pour achat d'objets inutiles ou peu précieux des fonds fournis par la république.

Il proposa aussi de réorganiser la commission du Muséum dont les membres étaient, ou peintres qui n'en avaient que le nom, ou artistes sans patriotisme, que la faveur des ministres précédens y avait placés. Ces mesures furent adoptées.

A la séance du 5 nivose, David présenta un projet de fête pour célébrer la prise de Toulon. « Il ne suffit pas, disait-il, de chan-
» ter les succès des défenseurs de la patrie,
» il faut les célébrer. Il est temps que la
» Convention nationale apprenne à la France
» que sa reconnaissance n'a point de bornes
» envers les soldats de la patrie, et que ses
» promesses ne sont point un vain mot. »

Il lut un projet de décret. La fête devait

être célébrée en l'honneur des quatorze armées de la république. Elles devaient y être représentées chacune par un char de triomphe, et l'armée navale par un grand navire.

Le 8 nivose, on annonça à la Convention un trait d'héroïsme d'un jeune guerrier de l'armée de la Vendée, Barra, âgé de treize ans. Il avait fait des prodiges de valeur pendant toute la campagne; au milieu d'un combat, entouré de chouans, qui d'un côté lui présentaient la mort et de l'autre le sommaient de crier *vive le roi!* il était mort sous leurs baïonnettes en criant : *Vive la république!* Cet enfant nourrissait sa mère avec sa paie. Son ame se partageait entre l'amour filial et l'amour de la patrie.

Les représentans décrétèrent d'une voix unanime que les honneurs du Panthéon lui seraient décernés, et David fut spécialement chargé de prêter ses talens à l'embellissement de cette fête.

« Ce sont de telles actions que j'aime à
» retracer, dit-il. Je remercie l'Être-Su-
» prême de m'avoir donné quelques talens
» pour célébrer la gloire des héros de la ré-

» publique. C'est en les consacrant à cet
» usage que j'en sens surtout le prix. »

L'Assemblée applaudit et chargea David de présenter dès le lendemain un projet pour cette fête.

Déjà membre du Comité de sûreté générale, David fut, le 16 nivose, élu président de la Convention; il commença à occuper le fauteuil le 17.

A la séance du 22, des représentans du peuple bouillonnais furent admis à la barre.

« Représentans, dirent-ils, nous réclamons
» la réparation des torts que nous avons
» soufferts, l'exécution de vos principes,
» celle des lois que vous avez rendues; nous
» réclamons les preuves de l'amitié que la
» nation française nous a promise, et enfin,
» les avantages d'une neutralité si précieuse
» pour nous. »

David répondit à cette députation :

« Représentans du peuple bouillonnais,
» la Convention nationale, fidèle à ses en-
» gagemens qu'elle n'a jamais méconnus,
» plus fidèle encore aux lois de la justice
» qui la dirige, ne s'en écartera jamais dans
» aucune circonstance, ni à l'égard d'aucun

» peuple, quelle que soit son existence
» politique.
» Voilà les principes des représentans du
» peuple français, et la réponse qu'ils leur
» dictent à votre pétition. La Convention
» nationale la fera scrupuleusement exami-
» ner par le Comité qui doit en connaître, et
» vous accorde les honneurs de la séance. »

Cette pétition fut renvoyée au Comité de salut public.

Le 24 nivose, David parla de nouveau en faveur des arts. « C'est à la Convention,
» dit-il, fondatrice d'une république qui a
» pour base l'égalité et la liberté; c'est aux
» représentans d'un peuple qui ne recon-
» naît d'autre distinction que celle des talens
» et de la vertu, à encourager les artistes
» qui consacrent leurs moyens à perpétuer
» le souvenir des assassinats commis par
» les royalistes.
» Les citoyens Ricard et Devaux ont des-
» siné les tableaux de *Lepelletier* et de
» *Marat*, d'après les originaux que j'ai
» peints. Je demande qu'il soit fait mention
» honorable, dans votre procès-verbal,
» de l'ouvrage de ces artistes. Je demande

» aussi que la Convention approuve le choix
» fait par notre collègue Battelier du citoyen
» Ricard, pour directeur des ateliers de
» peinture et de la manufacture des porce-
» laines à Sèvres. »

Ces propositions furent décrétées.

On a vu que David avait fait supprimer la commission du Muséum, et avait fait décréter l'établissement d'un conservatoire plus actif de ce précieux dépôt.

Il dit à la séance du 27 nivose :

« Je vous ai indiqué, citoyens, les vices
» des choix qui avaient été faits, et, pour
» en préparer de meilleurs, je vous ai pré-
» senté des artistes, la plupart victimes de
» l'orgueil académique, qu'il accablait de
» ses dédains et repoussait loin de ses fau-
» teuils. La liste en a été imprimée, et le
» public a été à même de les juger.

» S'il est un artiste, s'il est un homme à
» talent qui pense avoir à se plaindre de ne
» pas voir son nom inscrit sur cette liste,
» nous lui dirons : Mon ami, tu es un
» artiste; nous n'avons pas eu la pensée de
» te fermer la carrière. Si tu n'es point ad-
» mis à l'emploi honorable de garder les

» plus belles productions des arts, tu n'es
» point exclu de l'honneur d'en augmenter
» le nombre.

» S'il est parmi les membres de l'an-
» cienne commission du Muséum un homme
» qui voye une injustice dans son exclu-
» sion, nous lui dirons : Mon ami, tu as
» du talent, venge-toi par tes travaux;
» embellis le Muséum; rentres-y par tes
» ouvrages.

» Oui, citoyens, ne vous y trompez pas, le
» Muséum n'est pas un vain rassemblement
» d'objets de luxe et de frivolité; il faut
» qu'il devienne une école importante. A la
» vue des productions du génie, le jeune
» Français sentira naître en lui le genre
» d'art ou de science auquel l'appelle la
» nature.

» Une négligence coupable a porté des
» coups funestes aux monumens de l'art;
» des mains ignorantes auxquelles ils étaient
» confiés ont laissé s'abîmer dans la poudre
» les beaux ouvrages de Raphaël, du Do-
» minicain, du Corrège, du peintre philo-
» sophe Le Poussin, et d'une infinité d'au-
» tres. Des pinceaux grossiers ont gâté les

» chefs-d'œuvre d'harmonie de Claude Lorrain, qui éblouissaient les regards, et les » œuvres admirables de ce Vernet qu'ils » ont cru assez ancien pour vouloir le restaurer; de sorte qu'aujourd'hui les amateurs cherchent en vain à y voir les premières compositions de l'auteur. Cette » énumération ne finirait pas, citoyens, si » je devais vous parler ici de tous les objets d'art que la négligence a laissé détruire.

» Lorsqu'au milieu des inquiétudes inséparables de la liberté dans une république » naissante, on vient porter dans vos ames » et sur vos fronts la joie que doivent inspirer les triomphes de nos légions sur les » despotes coalisés, vos regards alors semblent se porter avec complaisance sur les » beaux-arts, également faits pour embellir la paix et décorer les pompes triomphales. Dans les mouvemens expansifs et » les civiques affections qui vous pénètrent, » vous sentez tous que de grands événemens doivent laisser d'immortels souvenirs. Eh bien! c'est toujours de cette » hauteur qu'il faut considérer le domaine

» des arts. C'est dans ce sublime mouve-
» ment que vous avez voulu décerner en
» un même jour à nos quatorze armées un
» triomphe dont le peuple était à la fois l'or-
» nement et l'objet. »

Ensuite David lut et fit adopter un projet de décret qui contenait l'organisation définitive du Conservatoire du Muséum national, et déterminait les appointemens de ses membres.

Le 1er pluviose, David annonça à la Convention que les gendarmes qui avaient composé sa garde étaient arrivés de la Vendée.

L'Assemblée les admit à la barre, et les gendarmes, en entrant dans la salle, furent couverts d'applaudissemens.

Le commandant prit la parole.

« Citoyens représentans, dit-il, pénétrés
» des bontés de l'Assemblée qui a daigné
» penser à nous au milieu des immenses
» travaux dont elle est occupée, les expres-
» sions nous manquent pour vous témoi-
» gner notre reconnaissance. Nos frères
» nous ont donné un laurier dont nous
» avons mérité tout au plus une petite feuille.
» Souffrez que je le dépose sur le bureau

» pour qu'il soit distribué également à tous
» ceux qui s'en sont véritablement rendus
» dignes. Nous revenons en beaucoup plus
» petit nombre que nous ne sommes partis;
» mais devons-nous regretter nos frères?....
» Ils ont eu la gloire de mourir pour la
» patrie. Il ne nous reste plus qu'une grâce
» à vous demander, elle comblera les bien-
» faits que nous avons reçus de vous, c'est
» de placer deux factionnaires aux portes
» de la salle. »

David leur répondit :

« Vengeurs de la patrie, destructeurs de
» la royauté et de la superstition dans la
» Vendée, quel spectacle vous offrez aux
» représentans et à la république entière!
» quel plus beau témoignage de dévouement
» à la patrie que ces blessures, ces cicatrices
» honorables qui vous décorent!

» Vieillards, vos enfans sont dignes de
» vous; soldats, vous êtes dignes de la pa-
» trie; et vous, pères, mères, épouses, en-
» fans, qui revoyez dans ces guerriers les
» plus chers objets de votre affection, et
» qui les accompagnez ici, vous êtes heu-
» reux, puisque vous pouvez embrasser

» ceux qui sont à tant de titres les défen-
» seurs de la patrie.

» Amis, la vertu survit au crime, puisque
» vous existez et que la Vendée n'est plus.

» Ce triomphe n'appartient qu'à des ré-
» publicains. Esclaves, cachez-vous ; vous
» ne pouvez les imiter.

» La Convention vous reçoit avec atten-
» drissement, et vous invite aux honneurs
» de la séance. »

Ce même jour, David cessa de présider l'Assemblée : il avait occupé le fauteuil pendant treize jours.

Le 21 pluviose, David dénonça un sculpteur, nommé Liénard, qui contremoulait les ouvrages des autres, et demanda que le comité d'instruction publique fût chargé de présenter à la Convention une loi pour consacrer d'une manière certaine les propriétés des artistes, « afin, disait-il, d'em-
» pêcher les frélons de dévorer le miel des
» abeilles. »

Le 4 germinal, il présenta à la Convention une réclamation de la société populaire de Dinant, qui témoignait de l'inquiétude relativement à une offrande pa-

triotique de cinq cents livres dont elle n'avait vu faire aucune mention.

« Cette démarche de ma part, dit David, » la convaincra d'abord qu'on s'est occupé » de sa réclamation. »

La Convention chargea la commission des dons patriotiques de tranquilliser ces généreux citoyens.

Le 18 germinal, lorsque la Convention apprit la mort du représentant Beauvais, David dit :

« Je demande que sur la maison où mou- » rut notre collègue, on mette une ins- » cription qui fera connaître ses vertus, et » que cette inscription soit accompagnée » d'une palme civique en sculpture. »

Cette proposition fut renvoyée au comité d'instruction publique.

Le 19 prairial, David lut à la Convention et fit adopter un long programme qu'il avait composé pour la fête de l'Etre-Suprême.

Nous avons rapporté la mort héroïque du jeune Barra. Agricole Viala, héros d'un âge encore plus tendre, venait d'offrir à peu près dans le même temps, au combat d'Avignon, un exemple non moins touchant de

dévouement à la patrie. La Convention avait décrété que les honneurs du Panthéon leur seraient accordés à tous les deux dans le même jour.

Le 3 thermidor, David présenta à la Convention un plan pour cette fête, précédé d'un discours trop long pour pouvoir être rapporté ici en entier, mais dont nous citerons plusieurs passages.

« Les hommes, disait-il, ne sont que ce » que le gouvernement les fait : cette vérité » fut de tous les temps. Le despotisme atté- » nue et corrompt l'opinion publique, ou, » pour mieux dire, là où il règne il n'en » peut exister. Il proscrit avec soin toutes » les vertus; et, pour assurer son empire, » il se fait précéder de la terreur, s'enve- » loppe du fanatisme et se coiffe de l'igno- » rance. Partout la trahison à l'œil louche » et perfide, la mort et la dévastation le » suivent; il traîne aussi après lui l'avilis- » sement et les ténèbres qu'il répand sur » toutes les régions qu'il parcourt : c'est » dans l'ombre qu'il médite ses forfaits et » rive les fers de ses victimes. Ingénieux à » persécuter les humains, il élève des Bas-

» tilles dans ses momens de loisir; il invente
» des supplices, et repait ses yeux des ca-
» davres immolés à sa fureur.

» Sous les lois barbares du despotisme,
» les hommes, avilis et sans morale, ne
» conservent pas même la forme altière que
» leur a donnée la nature ; partout ils por-
» tent la dégradation et le découragement ;
» la voix de la patrie ne se fait plus en-
» tendre : ils sont avilis, lâches et perfides,
» comme leur gouvernement. O vérité hu-
» miliante ! tels étaient les Français d'au-
» trefois !

» Détournons, représentans du peuple,
» nos regards de cet abîme que vous avez
» comblé. Offrons à vos yeux un tableau
» plus digne de vous-mêmes : présentons
» l'homme à son auteur tel qu'il sortit de
» ses mains divines, et mettons au grand
» jour les avantages du gouvernement ré-
» publicain.

» La démocratie ne prend conseil que de
» la nature, à laquelle sans cesse elle ra-
» mène les hommes. Son étude est de les
» rendre bons, de leur faire aimer la justice
» et l'équité ; c'est elle qui leur inspire ce

» noble désintéressement, qui élève leurs
» ames, et les rend capables d'entreprendre
» et d'exécuter les plus grandes choses. Sous
» son règne, toutes les pensées se rappor-
» tent à la patrie; mourir pour elle, c'est
» acquérir l'immortalité; les sciences et les
» arts sont encouragés. Ils concourent à
» l'éducation et au bonheur public; ils pa-
» rent la vertu des charmes qui la rendent
» chère aux mortels, et inspirent l'horreur
» du crime. Sous un ciel aussi pur, sous un
» gouvernement aussi beau, la mère alors
» enfante presque sans douleurs, et fait
» consister sa véritable richesse dans le nom-
» bre de ses enfans. La sainte égalité plane
» sur la terre, et d'une immense population
» fait une seule famille. O vérité conso-
» lante! tel est le Français d'aujourd'hui! »

L'orateur faisait ensuite le récit de la mort de Barra et d'Agricole Viala; puis il ajoutait :

« Et vous, infâmes oppresseurs de la
» terre, vous qui prétendez tenir de l'Eter-
» nel le droit de gouverner le monde, où
» sont-ils vos héros? qu'ils paraissent! Com-
» parerez-vous à nos jeunes républicains

» ces vils courtisans nourris au milieu des » cours, dans le sein des voluptés; ces sy- » barites efféminés dont l'ame corrompue » ne se fait pas même une idée de la vertu, » et dont les bras énervés ne sont chargés » que de chiffons, gages impudiques de leurs » adultères amours; ces courtisans enfin » qui, apportant au milieu des camps leur » arrogance et leur lâcheté, fuient à la vue » du moindre danger, et volent cacher leur » honte dans les bras de la débauche? Ah! » il faudrait chercher long-temps, si l'on » voulait trouver dans vos cours des héros » de onze et de treize ans. Oui, il est un » peuple qui tout entier marchera sur leurs » traces. Il porte gravé en son cœur le mé- » pris de la mort, la haine des brigands » couronnés, et tient levé sur leurs têtes » coupables le glaive qui doit en purger la » terre.

» Et vous, jeunes républicaines, écoutez » la voix de la patrie; méprizez l'or et les » diamans; n'empruntez plus désormais » l'éclat factice des vêtemens; soyez parées » des vertus de votre sexe, vous n'en pa- » raîtrez que plus belles. Quand votre des-

» tinée sera unie à celle d'un époux, servez-
» vous de tout l'empire que vous a donné
» la nature pour embellir sa vie; répandez
» des fleurs sur le chemin que vous avez
» à parcourir ensemble. Vos mères ont
» donné le jour à des héros, vous imiterez
» leur exemple. La victoire va vous rame-
» ner des amans dignes de vous; c'est sur
» eux que vous devez fixer votre choix.
» Gardez-vous de dédaigner ces illustres
» défenseurs couverts d'honorables cica-
» trices. Après avoir servi leur pays dans
» la guerre la plus glorieuse, qu'ils goûtent
» avec vous les douceurs d'une vie paisible. »

Ainsi s'exprimait David. Dans ses illusions patriotiques, il semblait espérer de bonne foi ramener la France aux mœurs de Lacédémone.

Au reste, ce discours fut pour ainsi dire le testament politique de David; ce fut le dernier qu'il prononça à la tribune.

La division éclata parmi les décemvirs qui avaient opprimé la Convention; elle secoua leur joug, et le 9 thermidor vit tomber ses chaînes et renverser les échafauds de la terreur.

La chute de Robespierre entraîna celle d'une foule de soi-disant républicains indignes de ce nom, mais parmi lesquels se trouvaient pourtant quelques patriotes de bonne foi : de ce nombre était David. Il avait cru voir Phocion dans Marat, et lui avait consacré ses pinceaux; il avait cru voir Socrate dans Robespierre, et lui avait promis de boire avec lui la ciguë.

Le représentant Lecointre (de Versailles), tête exaltée, mais qui avait eu le courage d'accuser de tyrannie Robespierre jouant le rôle d'un grand-prêtre à la fête de l'Etre-Suprême, dénonça, après le 9 thermidor, les membres du comité de salut public comme complices de sa tyrannie.

André Dumont monta à la tribune le 13 thermidor, et attaqua personnellement David.

« Souffrirez-vous, dit-il, qu'un traître,
» qu'un complice de Catilina, siége encore
» dans votre comité de sûreté générale?
» Souffrirez-vous que David, cet usurpa-
» teur, ce tyran des arts, aussi lâche qu'il
» est scélérat, souffrirez-vous, dis-je, que
» ce personnage méprisable qui ne se pré-

» senta pas ici dans la nuit du 9 thermidor, » aille encore impunément dans les lieux où » il méditait l'exécution des crimes de son » maître, du tyran Robespierre? Il faut » faire disparaître ces ombres du scélérat » dont la France vient d'être débarrassée. » David n'est pas le seul qui était vendu » à Robespierre; la cour de ce Cromwel » n'est pas encore anéantie. Ses ministres » sur la figure desquels on lit le crime se- » ront bientôt démasqués. Je jure ici de les » poursuivre jusqu'à la mort; mais en ce » moment je me borne à demander que le » traître David soit à l'instant chassé du » comité, et qu'il soit procédé à son rem- » placement. »

Dans ce moment, David n'était point à la séance. Bentabole fit observer que la Convention commettrait la plus grande injustice si elle condamnait un de ses membres pendant son absence et sans l'avoir préalablement entendu.

Cependant l'Assemblée décrétait le remplacement de David, lorsqu'il entra dans la salle; elle suspendit sa décision jusqu'à ce qu'il eût été entendu.

« Je ne connais pas, dit-il, les dénonciations qui ont été faites contre moi; mais personne ne peut m'inculper plus que moi-même. On ne peut concevoir jusqu'à quel point ce malheureux (Robespierre) m'a trompé; c'est par ses sentimens hypocrites qu'il m'a abusé, et, citoyens, il n'aurait pu y parvenir autrement. J'ai quelquefois mérité votre estime par ma franchise; eh bien! citoyens, je vous prie de croire que la mort est préférable à ce que j'éprouve dans ce moment. Dorénavant, j'en fais le serment, et j'ai cru le remplir encore dans cette malheureuse circonstance, je ne m'attacherai plus aux hommes, mais seulement aux principes. »

« David, s'écria un membre, a embrassé Robespierre aux Jacobins, où il était allé prêcher l'insurrection. »

Goupilleau de Fontenay prit la parole :

« J'interpelle David de déclarer si, au moment où Robespierre descendit de la tribune, après avoir prononcé son discours, ou plutôt son acte d'accusation, lui, David, n'alla pas l'embrasser en lui disant: *Si tu bois la ciguë, je la boirai avec toi!* »

« Ce n'était pas, répondit David, pour
» venir faire accueil à Robespierre que je
» descendis de son côté, c'était pour mon-
» ter à la tribune et demander que la fête
» du 10 fût avancée (1). Je n'ai pas embrassé
» Robespierre, je ne l'ai pas même touché,
» car il repoussait tout le monde. Il est vrai
» que lorsque Couthon lui parla de l'envoi
» de son discours aux communes, je dis
» qu'il pourrait semer le trouble dans toute
» la république, Robespierre s'écria alors
» qu'il ne lui restait plus qu'à boire la ciguë.
» Je lui dis : « Je la boirai avec toi. » Je ne
» suis pas le seul qui ait été trompé sur son
» compte. Beaucoup de citoyens, ainsi que
» moi, l'ont cru vertueux. »

Thibaudeau, collègue de David au comité d'instruction publique, demanda que cette affaire fût renvoyée aux deux comités.

Tallien s'y opposa, et dit que lorsqu'un membre était inculpé comme David venait de l'être, il était de l'honneur de la représentation nationale d'exiger une réparation authentique. Il lui reprocha de n'avoir pas

(1) Celle en l'honneur de Barra et Viala.

suivi une marche droite dans sa conduite au comité de sûreté générale, et déclara qu'aucun représentant ne pourrait siéger à côté de David jusqu'à ce qu'il fût disculpé.

« J'étais malade depuis huit jours, répli-
» qua David, et, le 9, je pris de l'émétique
» qui me fit beaucoup souffrir, me força à
» rester chez moi toute la journée et toute
» la nuit. Je ne vins à l'Assemblée que le
» lendemain matin. »

Un membre lui demanda pourquoi, dans le projet de fête qu'il avait présenté, il proposait de partir à trois heures du matin. Il observa que cette proposition paraissait beaucoup tenir au plan de Robespierre, et pourrait avoir les plus grands dangers.

« Dans toutes les fêtes dont j'ai donné le
» programme, répondit David, on m'a re-
» proché de les faire durer trop long-temps.
» C'est pourquoi j'avais proposé de faire
» commencer celle du 10 thermidor à trois
» heures. Le comité de salut public me fit
» remarquer ensuite que cela pouvait être
» dangereux, et je vins demander qu'elle
» commençât à neuf heures. »

Lecointre de Versailles proposa de dé-

créter que David ne pût être d'aucun comité.

« Les deux comités de salut public et de
» sûreté générale, reprit David, étaient
» assemblés. Robespierre nous lut un dis-
» cours dans lequel j'entendis prononcer
» mon nom. Je crus que c'était une plaisan-
» terie, et je vous avoue que je ne fus pas
» peu surpris quand, le lendemain, je l'en-
» tendis prononcer mon nom à cette tri-
» bune. Enfin, citoyens, je vous assure qu'il
» me faisait plutôt la cour qu'on ne peut
» dire que je la lui aie faite. »

Goupilleau de Fontenay dit que David avait entendu Robespierre lire son discours à la Convention; qu'il le lui avait entendu répéter aux jacobins, et soutint que si David n'avait été que trompé, il n'aurait pas dit à Robespierre, après avoir entendu deux fois son acte d'accusation : *Si tu bois la ciguë je la boirai avec toi.*

Legendre appuya la demande de Thibaudeau, tendant à renvoyer cette affaire aux deux comités de salut public et de sûreté générale, et cette proposition fut décrétée.

Le 15 thermidor, le représentant Lebon

ayant été décrété d'arrestation, la Convention, sans attendre le rapport de ses comités, décida que David serait provisoirement mis en état d'arrestation.

Il y était depuis quatre mois, lorsque Merlin de Douai vint faire, le 7 nivose, un rapport au nom des trois comités sur les membres dénoncés des comités de gouvernement complices de Robespierre; sur ce rapport la Convention décréta qu'il n'y avait pas lieu à examen sur la conduite de David.

Le représentant Bailleul dit le lendemain: « Vous avez décrété hier qu'il n'y avait » pas lieu à examen de la conduite de David : une suite nécessaire de ce décret, » c'est qu'il doit être mis en liberté. J'en » fais la motion expresse. » On applaudit.

Letourneur dit qu'il y avait au bureau une lettre des élèves de David, qui faisaient la même demande. Il fit lecture de cette lettre, et la Convention décréta que David serait sur-le-champ mis en liberté.

Un représentant demanda qu'on ajoutât qu'il rentrerait dans le sein de la Convention.

Tout le monde s'écria: « C'est de droit. »

A dater de ce jour, David vint donc de nouveau siéger à la Convention. Heureux que son grand talent eût imposé silence à ses dénonciateurs et l'eût sauvé des dangers auxquels il avait été exposé, il ne prit plus une part active à la politique, et n'exerça plus, comme représentant, d'influence sur les arts.

Le 20 pluviose an III, la Convention décréta que les honneurs du Panthéon ne pourraient être décernés à aucun citoyen, et que son buste ne serait placé dans la Convention nationale et dans les lieux publics que dix ans après sa mort; elle rapporta tout décret dont les dispositions étaient contraires à celui-là.

Le 21 pluviose, avant l'ouverture de la séance, on enleva donc de la salle, en vertu de ce décret, les bustes de Marat, de Lepelletier, de Dampierre et de Beauvais, ainsi que les deux tableaux de la composition de David, représentant la fin tragique de Lepelletier et de Marat. Il n'y resta que le buste de Brutus.

Après les événemens des 1 et 2 prairial an III, un grand nombre de représentans furent accusés d'avoir pris part à la révolte

contre la Convention nationale. David fut compris sur cette liste. Aucune réclamation ne s'étant élevée en sa faveur, il fut mis en arrestation le 9 prairial, et il demeura détenu au Luxembourg pendant trois mois. Le 4 fructidor suivant (21 août 1795), il fut autorisé à rentrer dans sa maison sous la surveillance d'un garde. Enfin l'amnistie du 4 brumaire an IV (26 octobre 1795) vint lui rendre sa liberté définitive. Ici se termine la carrière politique de David; de législateur il redevint simple citoyen. Le gouvernement du Directoire succéda à celui de la Convention. Des sept cent cinquante représentans qui composaient cette assemblée, partie passa dans le corps-législatif, partie rentra dans la vie privée. David fut de ce nombre.

Il se renferma alors dans son atelier, et se consacra tout entier à son école : c'est à cette époque qu'il forma un grand nombre d'élèves devenus maîtres. Déjà ils s'élançaient dans des routes différentes, et portaient la pureté et le goût de leur chef dans leurs productions diverses. Le talent correct, moëlleux et spirituel de Gérard, le ta-

lent fin et suave de Guérin, le talent vigoureux et sévère de Gros, et le talent audacieux et brillant de Girodet, semblaient les fils du génie de David.

Pendant sa détention, il avait appelé ses crayons à son secours. Quoique menacé à chaque instant de perdre la vie, il traça l'esquisse de deux tableaux. L'un d'eux représentait *Homère récitant le vingt-quatrième chant de l'Iliade au peuple attendri.* Le peuple lui offre de partager avec lui sa modeste nourriture pendant que les grands cherchent à l'accabler de leurs dédains. L'autre était *le Combat des Sabins contre les Romains, après l'enlèvement des Sabines.* Ce sujet offrit plus d'attraits à David, et, devenu libre, il l'exécuta.

Ce tableau, tout romain comme *les Horaces,* le ramenait souvent à celui-ci. C'est alors qu'il s'armait d'une noble sévérité contre lui-même. « Peut-être, disait-il, » ai-je trop montré l'art anatomique dans » le tableau *des Horaces*. Dans celui *des Sabines*, je crois l'avoir caché avec plus d'a- » dresse et de goût. Ce tableau sera plus » grec. »

David faisait, dans la suite, sur un de ses élèves d'un talent très-distingué, une réflexion qui rentre un peu dans celle-ci. « Il » a, disait-il, plus de talent qu'il n'en faut » comme science. Il la montre trop. Avec » moins de prétention au savoir et un peu » plus de goût, il acquerrait plus de célé- » brité. »

Dans ce tableau des *Sabins*, où tant d'énergie se joint au goût le plus pur et à la sévérité la plus antique, David sembla en effet avoir retrouvé ce beau idéal que les Grecs seuls avaient connu. Cette production merveilleuse fut d'abord critiquée avec l'amertume la plus injuste; mais aujourd'hui le public et les gens de l'art lui ont assigné la place que confirmera la postérité déjà commencée pour son auteur. Peu de tableaux ont eu autant de copies et de gravures. Les belles têtes de Romulus et de Tatius sont exposées dans toutes les écoles, où elles servent journellement d'étude et de modèle aux dessinateurs.

Il fut interrompu dans ses grands travaux par des ouvrages d'un autre genre. On lui demandait de toutes parts des portraits. Il

en avait fait à diverses époques de très-remarquables.

M. Desmaisons lui avait commandé plusieurs tableaux de famille. M. Alphonse Leroi, médecin célèbre, M. et Mme Pecoul, père et mère de son épouse, le comte de Clermont d'Amboise, Mme de Bréhan, Mme Vassal, toute la famille Thelusson, MM. Lecouteux, Mme Hocquart et une infinité d'autres avaient exercé ses pinceaux. Il avait exécuté, avec un soin particulier, les portraits de M. et Mme Lavoisier, qu'il devait à la reconnaissance.

Après sa carrière législative, David fit aussi un tableau demi-figure d'une *Vestale*, une *Étude peinte de Psyché*, une répétition en petit du *Serment des Horaces*, une autre de *Bélisaire*, avec quelques changemens. Tous ces tableaux, sans ajouter à sa réputation depuis long-temps fixée, furent très-recherchés.

Une foule d'étrangers venaient s'inscrire pour avoir leurs portraits; mais il voulait, avant tout, satisfaire les désirs de ses compatriotes, auxquels il était loin de pouvoir suffire. Aussi ne fut-ce qu'à force d'instan-

ces qu'un prince russe le décida à travailler pour lui. A sa sollicitation, il s'exerça dans le style gracieux. Il peignit *Phaon et Sapho*. L'Amour dirige la main de Sapho sur les cordes d'une lyre dont les sons doivent toucher son cœur et en bannir la froide indifférence. Ce tableau, peu connu en France, ne tarda pas à partir pour la Russie, où le prince Yousoupoff, pour qui David l'avait fait, a eu le bonheur de le voir échapper à l'incendie de Moscou.

L'impatience d'une femme célèbre par sa beauté nous a privés d'un ouvrage auquel David renonça, non sans regret, dans un moment d'humeur. Il avait commencé le portrait de Mme Récamier, posé de manière à pouvoir développer tout ce que les grâces ont de plus séduisant; mais, distrait par d'autres occupations, le peintre allait trop lentement au gré de celle qu'il peignait. Soit espoir de trouver plus de célérité dans un autre artiste, soit qu'elle eût besoin d'un second portrait, elle s'adressa à un des premiers élèves de David. Celui-ci, par respect pour son patron, et confident du travail déjà avancé qu'il avait vu chez lui, lui com-

muniqua cette demande. David conseilla à son élève d'y satisfaire ; mais lorsque Mme Récamier se présenta pour finir le premier portrait : « Madame, lui dit David, les » femmes ont leur caprice; les artistes en » ont aussi. Permettez que je satisfasse le » mien : je garderai votre portrait dans l'é- » tat où il se trouve. » Et rien n'a pu le décider à le finir.

Quelque temps avant le 18 fructidor, à une époque où le royalisme menaçait les patriotes, Bonaparte, chef de l'armée d'Italie, conçut le projet honorable d'arracher David aux persécutions qui pouvaient le menacer à Paris, et de se l'attacher. Julien, un de ses aides-de-camp, qui périt plus tard en Égypte, assassiné par les Arabes, fut chargé, dit-on, de porter au peintre la proposition de son général. Il lui offrait de venir à son camp pour peindre les batailles et se soustraire aux agitations politiques ; mais David ne put consentir à s'éloigner de Paris.

Après avoir conquis les peuples de l'Italie à la liberté, et signé la paix générale à Campo-Formio, le général Bonaparte revint

à Paris, d'où il était sorti à peine connu, et où il rentrait couvert d'une gloire immense. Nommé membre de l'Institut national, il s'était créé une société composée de savans, de magistrats et de quelques généraux. Il désirait voir David, son collègue à l'Institut, qu'il n'avait pas encore rencontré. Invité à dîner chez Lagarde, secrétaire du Directoire, Bonaparte lui répondit : « J'irai; mais » à condition que vous aurez David. » Lagarde alla donc lui-même prier le peintre, qui s'y rendit. Il était, comme tout le monde, curieux d'entretenir le vainqueur de l'Italie. Il voulait de plus le remercier de l'offre qu'il lui avait faite de venir chercher un refuge dans son armée. Bonaparte, dès qu'il vit David dans le salon de Lagarde, lia conversation avec lui. Il fut question de faire son portrait.

« Je vous peindrai, dit David, l'épée à » la main, sur le champ de bataille. »

— « Non, lui répondit Bonaparte; ce » n'est plus avec l'épée que l'on gagne les » batailles. Je veux être peint, calme, sur » un cheval fougueux. »

David avait commencé des ouvrages qu'il

ne pouvait pas interrompre, et, d'un autre côté, Bonaparte occupé de travaux importans, n'avait guère le temps de se faire peindre. Le portrait ne fut pas entrepris; mais l'idée n'en fut pas perdue.

Après le 18 brumaire an VIII, lorsqu'il fut devenu premier consul de la république, Bonaparte recevait David. C'était ordinairement à l'heure de son déjeûné. Lorsqu'on organisa les autorités nationales d'après la nouvelle constitution, le premier consul lui dit qu'il avait mieux aimé le laisser à ses pinceaux que de lui donner une place.

« Je n'en ai point de regret, répondit » David; le temps et les événemens m'ont » appris que ma place était dans mon ate- » lier. J'ai toujours un grand amour de mon » art: je m'en occupe avec passion; je veux » m'y livrer entièrement. D'ailleurs, les » places passent, et j'espère que mes œuvres » resteront. »

Quand le premier consul quitta le Petit-Luxembourg pour aller occuper les Tuileries, il chargea David de faire placer dans la galerie de ce palais le beau buste antique de Junius Brutus, qui avait été conquis en Italie,

Le passage du mont Saint-Bernard, par Bonaparte, rappelait celui qu'avait exécuté, vingt siècles auparavant, un général carthaginois. La France aussi, disait-on, avait son Annibal.

A son retour de Marengo, le premier consul pensa à se faire peindre par David, et le fit venir en présence du ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte.

« Que faites-vous en ce moment ? » lui dit le premier consul.

« — Je travaille au tableau du *Passage* » *des Thermopyles.* »

« — Tant pis; vous avez tort de vous » fatiguer à peindre des vaincus. »

« — Mais, citoyen consul, ces vaincus » sont autant de héros qui meurent pour la » patrie, et, malgré leur défaite, ils ont re» poussé pendant plus de cent ans les Perses » de la Grèce. »

« — N'importe; le seul nom de Léonidas » est venu jusqu'à nous, tout le reste est » perdu pour l'histoire. »

« — Tout!.... excepté cette noble résis» tance à une armée innombrable. Tout!.... » excepté leur dévouement auquel leur nom

» ne saurait ajouter. Tout !.... excepté les » usages, les mœurs austères des Lacédé» moniens dont il est utile de rappeler le » souvenir à des soldats. »

Cependant David abandonna pour le moment ce tableau, sans y renoncer, comme on le verra dans la suite. Le premier consul lui demanda son portrait ; David lui promit de se mettre aussitôt à l'ouvrage, et le pria de poser.

« A quoi bon ? » répondit Bonaparte, qu'une pareille contrainte eût ennuyé. « Croyez-vous que les grands hommes de » l'antiquité, dont nous avons les images, » aient posé ? »

« — Mais je vous peins pour votre siècle, » pour des hommes qui vous ont vu, qui » vous connaissent. Ils voudront vous trou» ver ressemblant. »

« — Ressemblant ! Ce n'est pas l'exactitude » des traits, un petit pois sur le nez, qui » font la ressemblance ; c'est le caractère de » la physionomie, ce qui l'anime, qu'il faut » peindre. »

« — L'un n'empêche pas l'autre. »

« — Certainement Alexandre n'a jamais

» posé devant Apelle. Personne ne s'informe » si les portraits des grands hommes sont res- » semblans. Il suffit que leur génie y vive. »

« — Vous m'apprenez l'art de peindre. »

« — Vous plaisantez ; comment ? »

« — Oui ; je n'avais pas encore envisagé » la peinture sous ce rapport. Vous avez » raison. Eh bien ! vous ne poserez pas ; » laissez-moi faire. Je vous peindrai sans » cela. »

En sortant du cabinet du premier consul, Lucien, revenant sur le tableau des *Thermopyles*, dit à David : « Mon cher, il n'aime » que les sujets nationaux ; il s'y trouve pour » quelque chose. C'est son faible ; il n'est » pas fâché qu'on parle de lui. »

David exécuta donc ce beau *portrait équestre du premier consul* gravissant le mont Saint-Bernard, *calme sur un cheval fougueux*, composition remarquable par le grandiose, la vigueur de l'exécution, et où l'idéal ne nuit point à la vérité. Bonaparte est de grandeur naturelle, enveloppé d'un large manteau qui flotte au gré du vent. Le peintre lui a donné l'attitude du commandement si naturelle à ce grand capitaine.

Au bas du tableau, le nom de Bonaparte est inscrit sur la roche, devant ceux d'Annibal et de Charles-le-Grand, seuls conquérans qui eussent osé tenter le même passage à la tête de leur armée.

Vers la fin de l'an IX, quand il fut terminé, David le présenta au premier consul. Il fixa long-temps le portrait sans rien dire, et, se tournant vers le peintre, il le combla d'applaudissemens et d'éloges. Ensuite, jetant les yeux sur des soldats gravissant aussi la montagne, confondus avec les nuages, et d'une petite proportion, parce qu'ils sont supposés à une distance éloignée, il dit en riant :

« Mais, citoyen David, que font là-bas » ces petits bonshommes, grands comme le » fer de mon cheval? Il va d'un coup de » pied les écraser tous. »

L'observation n'était pas sans quelque fondement.

Le marquis Musquès, ambassadeur du roi d'Espagne, demanda à David, de la part de son maître, un portrait du premier consul. Il fit donc une copie de ce portrait équestre qui parut avec l'original, vers la fin

de l'an IX, à l'exposition où se trouvait encore le tableau du *Combat des Sabins contre les Romains, après l'enlèvement des Sabines.* Plus tard, David fit encore deux autres répétitions du portrait équestre. L'une fut consacrée au Musée national de France, et celle qu'il fit en dernier lieu fut destinée à orner les appartemens de l'auteur. Il l'estimait supérieure à toutes les autres, à l'original même, parce qu'il avait, dans ce travail, profité de quelques observations qu'une sage critique lui avait fait parvenir.

En 1814, les Prussiens enlevèrent l'original qui se trouvait dans le château de Saint-Cloud, et le placèrent dans le Musée de Berlin, où il est encore.

Ces diverses répétitions, une grande quantité de portraits et un grand nombre de leçons que David ne put refuser, employèrent tout son temps pendant le consulat.

En brumaire an IX, David et ses élèves donnèrent une fête au sénateur Vien, leur maître. La société était composée de cent vingt personnes. Le portrait du citoyen Vien était placé dans le salon où il fut reçu; sa place à table était distinguée par des guir-

landes en forme de dais. Une couronne de laurier était suspendue sur sa tête; on y lisait ces mots : *A Vien, les Arts reconnaissans.*

David porta la santé de son maître et celle de Mme Vien en ces termes :

« Au citoyen Vien, notre maître; puisse-» t-il, nouveau Diagoras, voir briller au » salon d'exposition les ouvrages de sa cin-» quième génération ! »

« A Mme Vien, dont les soins, les grâces et » les vertus nous ont conservé jusqu'ici et » nous conserveront encore le père de la » peinture (1). »

Il était flatté sans doute de l'hommage que l'on rendait à ses grands talens; mais se croyant plutôt au milieu de ses enfans que de ses élèves, il paraissait plus touché des marques vives et franches de leur affection que des témoignages de leur admiration et de leur respect. Ses réponses vives et

(1) A un talent distingué dans la peinture, madame Vien joignait tous les avantages de la beauté. Aussi Vien disait-il en admirant les fleurs qu'elle peignait : « Elle les répand sur ma vie. »

pleines de vigueur peignent beaucoup mieux Vien que tout ce qu'on pourrait en dire. Le citoyen Gautherot, dans un discours qu'il lui adressa, lui rappelait les services rendus par lui à la peinture. « Oui, mes enfans, ré-
» pondit ce vieillard, quand j'embrassai cet
» art, je vis qu'il s'égarait dans de faux sys-
» tèmes. Je dis : Il faut que cela change,
» et cela sera; j'ai persévéré, et cela a
» été. »

Cette circonstance avait inspiré de jolis vers au fils aîné de David. Aux discours et aux complimens succéda un concert italien; mais rien ne pouvait donner un caractère plus gai et plus touchant à cette fête que la modestie et l'amabilité du vieillard qui en était l'objet.

Proclamé empereur et ayant résolu de se faire sacrer, Napoléon commanda à David, qu'il venait de nommer son premier peintre, quatre grands tableaux pour décorer la salle du Trône :

1°. Le Couronnement de Napoléon;

2°. La Distribution des aigles;

3°. L'Intronisation de Napoléon dans l'église de Notre-Dame;

4°. L'Entrée de Napoléon à l'Hôtel-de-Ville.

Lorsque le jour du couronnement fut fixé, Napoléon fit appeler le gouverneur de Paris et le comte de Ségur, grand-maître des cérémonies, et là, en présence de David, il leur ordonna de se concerter avec lui pour désigner l'endroit d'où il pût saisir tout l'ensemble de cette cérémonie imposante.

David choisit une place dans la tribune au-dessus du maître-autel. Là, il avait, pour ainsi dire, sous ses crayons Napoléon et son épouse, le souverain Pontife et tout son cortége, les grands dignitaires et les premiers corps de l'empire, ainsi que les députés des départemens. Mais par suite de quelque mal-entendu, le grand-maître des cérémonies contesta cette place à David, et il s'éleva entre eux une discussion assez vive qui faillit devenir sérieuse, et dans laquelle le peintre l'emporta sur l'homme de cour.

David avait préparé un plan du chœur de Notre-Dame, et, aidé d'un programme qui lui donnait le nom de tous les personnages qui devaient figurer dans le tableau, il dé-

signa par des points les divers groupes qui s'offraient à ses yeux.

Plein de son objet, il rentra chez lui et traça l'esquisse qui devait le guider dans cet ouvrage. Ce croquis fut fait dans une proportion de dix-huit pouces sur douze. Le tableau a trente pieds de longueur sur dix-neuf de haut. C'est le plus grand qui ait existé jusqu'à ce jour, car celui des *Noces de Cana*, par Paul Véronèse, le plus vaste tableau que l'on eût vu avant celui du Couronnement, n'a que trente pieds sur seize.

Un tel ouvrage exigeait un travail long et pénible, et il fallait, pour l'exécuter, déployer les plus hardis efforts. David s'enferma dans son atelier pendant trois années successives. Il s'interrompait rarement, et ce n'était que pour céder aux instances des grands de l'empire, des princes étrangers et des femmes célèbres de cette époque, qui désiraient se faire peindre par lui.

Mais outre les difficultés naturelles de ce grand travail, des circonstances particulières les multiplièrent encore. Il n'était pas facile de concilier la volonté de chacun avec le but de l'ouvrage. Les personnages de dif-

férens rangs, de différens ordres, voulaient y être peints chacun selon son goût; les gens de la cour prétendaient figurer au premier plan, et désigner eux-mêmes l'attitude qu'ils devaient avoir dans le tableau. Toutes ces prétentions mettaient le peintre dans une situation délicate et embarrassante, et contrariaient singulièrement son plan primitif.

Il eut un autre genre d'obstacle à essuyer de la part de l'ambassadeur ottoman. Non-seulement il objectait que sa religion lui interdisait l'entrée dans les mosquées chrétiennes, mais il s'opposait à ce qu'on le fît figurer dans le tableau, et on dut long-temps le prier pour obtenir son consentement.

Il fallut donc consacrer la première année à prendre les différens portraits des personnages qui devaient figurer dans cette composition. Quelques autres distractions, trop douces pour se les refuser, contribuèrent encore à ralentir son travail. Quelques artistes célèbres de tous les pays, arrivés à Paris par le bruit des ouvrages de David, sollicitaient la faveur de pénétrer dans son atelier, et il eût été bien difficile de résister

à un empressement aussi flatteur. Canova, le premier sculpteur des temps modernes, profitait souvent de cette permission pendant son séjour à Paris. Camucini, alors le peintre le plus distingué de l'Italie, se plaisait à le voir travailler. Avant de quitter Paris pour retourner à Rome, il alla prendre congé de David. Il le trouva entouré de plusieurs de ses élèves, et lui dit en le quittant : « *A Dio, il più bravo pittore di scho-* » *lari ben bravi.* »

A son retour à Rome, Canova proposa David à l'académie comme agrégé. Cet honneur, accordé à plusieurs grands artistes étrangers, eut cela de particulier, qu'entraînés par leur estime pour le peintre français, les membres de l'académie renoncèrent en sa faveur aux formes usitées pour manifester leurs votes. Ils le proclamèrent à l'unanimité et par acclamation, membre honoraire. Canova fut désigné pour lui faire connaître cette circonstance particulière de son élection.

Napoléon était très-impatient de voir finir le tableau du Couronnement, et envoyait souvent demander à quel point il en était.

Après trois ans d'un travail soutenu, et pendant lequel l'auteur, comme il est facile de le concevoir, éprouva beaucoup de petites contrariétés, il alla lui-même annoncer à Napoléon que sa tâche était terminée. L'empereur assigna un jour pour aller voir le tableau avant de l'exposer aux regards du public.

Au jour fixé, l'empereur, précédé de plusieurs détachemens de cavalerie, d'un cortége nombreux de musiciens, accompagné de l'impératrice, suivi de toute sa famille, des officiers de sa maison et de ses ministres, arriva dans l'atelier, où l'avait précédé son premier peintre.

Cet ouvrage est trop connu pour entreprendre d'en donner ici une description qui serait imparfaite. On savait dans le public, avant même qu'il fût entièrement terminé, quelle était la scène représentée dans cette composition. Des critiques amères étaient déjà sorties de la bouche de ceux qui avaient pénétré, à titre d'amis ou d'élèves, dans l'atelier de David. On lui reprochait d'avoir fait de l'impératrice l'héroïne de ce tableau. « Ce n'est pas, se disait-on, le couronne-

» ment de Napoléon, mais bien celui de Jo-
» séphine. » On devait cependant présumer que l'auteur, ne pouvant pas rendre à la fois le moment où Napoléon avait pris sur l'autel la couronne, qu'il posa d'abord sur son front, et l'instant où il orna du diadème la tête de l'impératrice, n'avait choisi entre ces deux actions qu'après avoir pris les ordres de l'empereur, à la gloire duquel ce monument était consacré. Aussi Napoléon, lorsqu'il eut sous les yeux cette disposition de la scène principale, n'hésita-t-il pas à lui donner son approbation. Il examina en silence le tableau dans toutes ses parties, puis, prenant la parole, il dit :

« C'est bien, très-bien, David, vous avez
» deviné toute ma pensée ; vous m'avez fait
» chevalier français. Je vous sais gré d'avoir
» transmis aux siècles à venir la preuve
» d'affection que j'ai voulu donner à celle
» qui partage avec moi les peines du gou-
» vernement. »

Après un moment de silence, la tête couverte, Joséphine à sa droite, David à sa gauche, toute la cour derrière eux, le tableau presque en face, Napoléon fit deux

pas en avant et se plaça vis-à-vis de l'auteur, puis il leva son chapeau, et s'inclinant devant lui : « David, lui dit-il d'une voix très » élevée, je vous salue. » Le peintre, ému de cet hommage, lui répondit : « Sire, je » reçois votre salut au nom de tous les » artistes, heureux d'être celui à qui vous » daignez l'adresser. » Chacun s'empressa à son tour de complimenter David, et le cortége se retira.

Ce tableau attirait l'hommage de tous les étrangers qui venaient à Paris. Le roi de Wurtemberg l'examinait un jour en présence de l'auteur. Frappé de l'éclat de lumière répandu sur le groupe où se trouvent le saint-père et le cardinal Caprara : « Je ne » pensais pas, lui dit le roi, que votre art » pût opérer de pareils prodiges. Les moyens » pour le blanc et le noir sont bien exigus » en peinture. Sans doute, lorsque vous » avez produit cet effet, vous aviez un » rayon de soleil sur votre palette ?

» — Sire, votre observation, la manière » flatteuse dont elle est exprimée, tiennent » beaucoup à l'art. Votre Majesté a donc » étudié la peinture ?

» — Oui, je m'en occupe quelquefois;
» mes frères partagent ce même goût. Celui
» que vous recevez dans vos ateliers a ob-
» tenu quelques succès. Oh! ses ouvrages ne
» sont pas de la peinture de roi; ils sont
» dignes d'un artiste. M. David, je ne puis
» me flatter d'avoir une répétition de ce
» tableau; mais vous pouvez me consoler
» de cette privation, en me plaçant à la
» tête des souscripteurs de la gravure qui
» en sera faite. Veuillez ne pas l'oublier. »

On ne peut s'empêcher de convenir que ce tableau contient quelques imperfections. On a critiqué le ton grisâtre qui règne dans les galeries, et on lui reproche un peu de confusion dans l'ensemble des derniers plans. Mais dans un ouvrage d'aussi longue haleine, peut-on exiger la même perfection dans toutes les parties? Le peintre, très-contrarié surtout par les costumes modernes, pouvait-il dans cette composition, s'il voulait être fidèle et ne pas s'exposer à la critique des contemporains, donner du mouvement et de l'énergie à un sujet qui est grave, calme et majestueux? Pouvait-il appeler la poésie à son secours dans un ou-

vrage où il était contraint de prendre pour guide la raison et la vérité? D'ailleurs un même homme ne peut exceller dans tous les genres, et celui-là n'était pas celui de David.

L'autel et les détails qui l'accompagnent ne sont pas moins dignes de remarque que les autres accessoires; la pose de Napoléon est auguste, et sa figure est d'une vérité frappante; l'attitude de Joséphine est charmante et pleine de grâce; l'image du pape a quelque chose de pieux et de suave, conforme à la vérité et à l'expression de sa figure. L'auteur avait d'abord posé les deux mains du saint-père sur ses genoux; Napoléon jugea que l'acte de la bénédiction n'était pas assez apparent, et conseilla à David de réparer cette imperfection si c'était possible. Il suivit cet avis, et changea sa première disposition; il éleva le bras droit, et le fit agir d'une manière plus marquée.

Quoiqu'on ait beaucoup critiqué ce tableau, on doit avouer pourtant que l'ordonnance en est admirable : tous les principaux personnages y sont d'une ressemblance remarquable. L'auteur lui-même s'y est

peint au-dessus de l'autel, dans la tribune d'où, accompagné de deux de ses élèves, il a dessiné l'ensemble de la scène. En un mot, c'est un monument élevé à la gloire de cette époque, qui, mieux que tous les écrits, indiquera à la postérité comment fut célébrée cette solennité.

Toutefois David ne parut pas accueillir les critiques, comme il l'avait fait à l'égard de ses précédens ouvrages; il chercha à se justifier de presque tous les défauts qui lui furent imputés. Il est vrai de dire aussi que la malveillance et l'envie les ont beaucoup exagérés.

Un jour, des curieux étant allés voir ce tableau dans l'atelier de l'auteur, l'un d'eux, ne croyant point être entendu, fit observer tout bas à son voisin que le peintre avait ridiculement rajeuni l'impératrice Joséphine. « Allez le lui dire, » répondit David en se tournant brusquement.

Le pape avant de partir pour Rome avait voulu son portrait, et David s'était empressé de le satisfaire. Une femme célèbre dans la littérature française, madame de Genlis, dit à ce sujet dans ses Mémoires :

« J'éprouvai le désir le plus vif de juger
» par moi-même si le portrait du pape,
» peint par David, était aussi beau et aussi
» ressemblant qu'on le disait. J'en fus char-
» mée. Mais la reine de Naples (depuis
» reine d'Espagne) m'assura que la figure
» du pape était encore plus belle dans le
» tableau du Couronnement qu'on ne voyait
» alors que dans l'atelier de David. Je té-
» moignai le regret de ne pouvoir y aller,
» parce que j'avais fort blâmé, dans mon
» *Précis de Conduite*, les actions et les opi-
» nions politiques de David, et que je sup-
» posais avec vraisemblance qu'il refuserait
» de me recevoir. Alors la reine eut la
» bonté de me dire qu'elle se chargeait de
» m'y mener; ce qui eut lieu le lendemain.
» David me reçut sans aucune rancune. De
» mon côté, je louai de bien bon cœur,
» non le tableau entier que l'on peut criti-
» quer à quelques égards, mais la figure du
» pape qui est véritablement admirable. »

Ce portrait valut à l'auteur, de la part du souverain-pontife, les plus vives instances d'aller se fixer à Rome.

Le second tableau, destiné à orner la

salle du Trône, était *la Distribution des Aigles* qui avait eu lieu au Champ-de-Mars. Cet ouvrage soutint la réputation de David sans y ajouter beaucoup. Les deux autres qui devaient compléter cette collection ne furent point exécutés. Le peintre en dessina seulement les esquisses qui restèrent dans son cabinet.

Il fit encore un autre *portrait du Pape* et *du Cardinal Caprara*, dans le même cadre. Il est long-temps resté dans le cabinet de l'auteur. Ce tableau a été acquis, il y a deux ans, par M. Hyacinthe Didot, dans le cabinet duquel il se trouve aujourd'hui.

Le marquis de Douglas lui demanda un portrait de Napoléon. David le peignit en pied, de grandeur naturelle, dans son cabinet, au moment où, après avoir passé la nuit à travailler, ce qu'indiquent les bougies presque entièrement brûlées, il est debout et vient de quitter son bureau. C'est de tous les portraits de l'empereur le plus vanté.

Napoléon en fut enchanté, et dit à l'auteur :

« Vous m'avez deviné, mon cher David;
» la nuit, je m'occupe du bonheur de mes

» Il m'a autorisé à aller jusqu'à soixante
» mille francs.

» — Je les refuse, et je vous prie de dire
» à Napoléon que j'estime votre ouvrage
» au-dessus de toute offre ; si je lui fais ce
» sacrifice, je veux qu'il soit gratuit. »

David remplit cette commission. Alors Napoléon, quittant son fauteuil, dit avec humeur :

« Il faut bien que je respecte la pro-
» priété. Je ne puis forcer cet enthousiaste
» à nous abandonner sa maîtresse. »

Cette première difficulté empêcha donc l'empereur d'exécuter son projet.

On a vu qu'en l'an VIII (1800) David, pressé par les ouvrages que lui avait commandés le premier consul, avait abandonné son tableau de *Léonidas aux Thermopyles*. Cependant il ne l'avait laissé qu'avec l'intention de le reprendre plus tard ; il convint même dans la suite qu'alors il n'avait pas mûri son sujet, et d'ailleurs la conversation du premier consul sur ce tableau avait été loin de l'encourager. Ce ne fut qu'en 1811 qu'il fut assez libre pour reprendre cet ouvrage ; il avait eu tout le temps de le médi-

ter; et, ce qui doit étonner, il l'exécuta avec une rapidité peu ordinaire.

David voulut, par ce grand ouvrage, surpasser tous les peintres d'histoire qui l'avaient précédé, et le tableau de *Léonidas aux Thermopyles* devint son chef-d'œuvre.

La scène représente l'instant où Léonidas se prépare à combattre. Un jeune guerrier vient lui annoncer que trois cents des leurs sont destinés à périr pour arrêter la marche de l'armée perse. L'attitude de Léonidas est plus qu'humaine; sa tête a quelque chose de sublime; sa physionomie exprime tous les mouvemens de cette ame fière qui se dévoue sans balancer à la mort; une douce mélancolie et le dédain de la vie sont empreints sur les lèvres du héros.

D'autres épisodes non moins touchans viennent augmenter encore l'intérêt qu'inspire la scène principale. On éprouve une vive émotion en voyant l'enthousiasme de cet aveugle qui presse son Ilote de diriger ses coups, et l'abandon du jeune Spartiate qui, dans les bras de son précepteur, jure qu'il sera digne de lui et de ses leçons.

C'est à la vue de cette composition su-

blime qu'un poëte vraiment digne de ce nom, ami des arts et de la liberté, s'est écrié dans une élégie touchante, et qui produit sur le lecteur des sensations douloureuses et profondes :

« Je vois Léonidas. O courage! ô patrie!
» Trois cents héros sont morts dans ce détroit fameux.
» Trois cents; quel souvenir!.... Je pleure,.... et je m'écrie :
» Dix-huit mille Français ont expiré comme eux! (1) »

Ce tableau était déjà fini depuis long-temps, quand la nouvelle des désastres de l'armée française fut apportée à Paris. Bientôt l'empire français, qui avait porté ses armes triomphantes dans toutes les capitales de l'Europe, eut à craindre la violation de son propre territoire, et quelques mois après les étrangers y pénétrèrent. Les alarmes gagnèrent jusqu'à Paris. David suspendit alors ses travaux, et ne songea qu'à soustraire ceux de ses ouvrages qu'il possédait, ainsi qu'une grande partie d'objets d'art, à la cupidité des vainqueurs. Il les envoya sur

(1) Casimir Delavigne, seconde Messénienne, *Dévastation du Musée et de ses Monumens.*

les côtes de l'Ouest, où ils furent déposés dans des mains fidèles. Leur conservation était pour lui l'objet d'une vive sollicitude. Celui qui pendant quinze ans avait protégé ses travaux abdiqua le pouvoir suprême : Paris fut inondé de soldats étrangers. Mais leurs généraux, les souverains eux-mêmes, étaient si étonnés de se voir dans la capitale de la France, et tellement inquiets peut-être de savoir comment ils en sortiraient, qu'ils respectèrent alors les propriétés publiques et privées. Ainsi qu'on l'a déjà dit, les Prussiens enlevèrent seulement du château de Saint-Cloud le portrait équestre du premier consul.

On sait comment Napoléon, après être resté une année dans son petit royaume de l'île d'Elbe, revint en France en 1815 et reconquit sa couronne. De retour à Paris, il voulut voir, quoiqu'il en eût blâmé le sujet, le tableau de *Léonidas aux Thermopyles* dont il avait entendu parler. Il alla donc chez David. « Je le connaissais avant de » l'avoir vu, lui dit-il; j'en ai entendu faire » un grand éloge. »

Il s'attendait à voir l'attaque des Perses

et la défaite des fiers républicains de Lacédémone; mais ce tableau ne représentait que les préparatifs du combat. Plein de sa première idée, Napoléon cherchait en vain le combat lui-même. David entra alors dans l'explication de son sujet. Napoléon satisfait dit en se retirant :

« Continuez, David, à illustrer la France
» par vos travaux; j'espère que des copies
» de ce tableau ne tarderont pas à être
» placées dans les écoles militaires : elles
» rappelleront aux jeunes élèves les vertus
» de leur état. »

Napoléon avait oublié alors l'espèce de blâme qu'il avait jeté dans le principe sur cette brillante composition, dernier ouvrage de David pendant son séjour en France. C'est par son chef-d'œuvre que ce grand peintre fit ses adieux à sa patrie.

Le champ de bataille de Mont-Saint-Jean fut témoin d'un grand désastre. Napoléon abdiqua pour la seconde fois : Paris se vit encore envahi par les armées étrangères. Cinq mois s'étaient écoulés; rentré dans son atelier, David avait repris ses travaux, quand la loi du 12 janvier 1816 fut rendue.

David se vit donc contraint de quitter la France; et, parcourant dans sa pensée les diverses contrées de l'Europe, il résolut d'aller s'établir dans les Pays-Bas : il y trouvait les mœurs, les principes, la langue de sa patrie, et un gouvernement éminemment hospitalier.

David avait soixante-sept ans quand il quitta son pays et lui fit un éternel adieu; l'âge n'avait point affaibli son courage; il se sentait encore de la vigueur. Pour se venger de son exil, il résolut de l'honorer par ses ouvrages, et reprit ses pinceaux.

Le roi de Prusse lui fit faire à Bruxelles les invitations les plus pressantes d'aller se fixer à Berlin, où ce prince lui offrait la direction des arts dans son royaume. Le comte de Goltz, ambassadeur de Prusse en France, lui écrivit :

Paris, 12 mars 1816.

« Monsieur,

» Le roi, mon maître, me charge de vous
» faire savoir que Sa Majesté, charmée de
» fixer un artiste aussi distingué que vous,

» aimerait que vous vinssiez vous établir
» dans sa capitale, où Sa Majesté est dispo-
» sée à vous procurer une existence agréa-
» ble et les secours dont vous pourriez avoir
» besoin.

» Votre départ pour Bruxelles ne me per-
» mettant pas de m'entretenir avec vous des
» intentions de Sa Majesté, je vous engage
» à écrire de suite directement à son altesse
» monseigneur le prince de Hardenberg
» auquel vous ferez connaître vos vœux. Je
» prends toutefois le parti de vous adresser
» un passeport avec lequel vous vous ren-
» drez, si vous le voulez, à Berlin, où vous
» trouverez un accueil digne de vos talens.
» Si cependant vous étiez décidé à ne pas
» vous servir de mon passeport, je m'at-
» tends à ce que vous me le renverrez, en
» adressant votre lettre à M. Conrad, di-
» recteur des postes prussiennes à Sédan.

» Agréez, Monsieur, etc.

» *Signé* le Comte DE GOLTZ. »

Le célèbre Alexandre de Humboldt, col-
lègue de David à l'Institut, se réunit au

comte de Goltz pour le même objet, et lui écrivit le même jour :

12 mars 1816, quai Malaquais, n° 3.

« Monsieur et très-honoré collègue,

» Mon ami le comte de Goltz, ministre
» de Prusse à Paris, a eu des lettres de la
» chancellerie d'Etat, du prince de Har-
» denberg, dans lesquelles on lui dit :

» Un homme célèbre, M. David, se trou-
» vant sur la liste des proscrits, sa majesté
» le roi de Prusse croit faire une chose in-
» finiment utile au progrès des arts, en
» engageant M. David à s'établir dans sa
» capitale à Berlin ; que le roi tâcherait de
» rendre à M. David son séjour aussi agréa-
» ble que possible ; qu'il désirait ses conseils
» sur l'établissement d'un nouveau Musée,
» et sur le perfectionnement des études
» dans toutes les branches des arts et du
» dessin.

» Le comte de Goltz doit vous écrire,
» Monsieur, par la même occasion ; mais
» sachant combien vous m'avez honoré de

» votre bienveillance, comme un des admi-
» rateurs les plus zélés de vos ouvrages
» immortels, il m'a engagé de joindre ma
» prière à la sienne.

» Vous trouverez dans mon pays un roi
» protecteur éclairé des arts, et connaissant
» tout le mérite de vos grands travaux; un
» gouvernement qui tient religieusement
» tous les engagemens qu'il contracte; une
» sphère d'activité d'autant plus grande que
» tout reste à créer; et, j'ose ajouter pour
» mes compatriotes, cet élan pour les arts,
» ce noble enthousiasme du cœur qui, bien
» dirigé, doit rendre à l'école son ancien
» éclat.

» Je sais, Monsieur, que vous habitez en
» ce moment un pays dont la sage modé-
» ration est bien favorable à cimenter le
» bonheur public; mais je me sens tout
» Prussien, lorsqu'il s'agit de posséder David
» dans la capitale de mon roi. Quelle que soit
» votre décision, je vous prie d'écrire sur-
» le-champ à M. le prince de Hardenberg,
» et de lui parler avec cette franchise qu'il
» mérite à tout égard. Vous aborderez li-
» brement le point des conditions sous les-

» quelles vous voudrez vous établir à Berlin.
» La Prusse ne peut vous offrir un établis-
» sement splendide; mais vous y trouverez
» le plus vif désir de vous rendre votre
» existence agréable. Vous y trouverez ce
» repos moral si nécessaire aux travaux de
» l'esprit.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» *Signé* le Baron ALEX. DE HUMBOLDT. »

L'épouse de David venait de tomber malade. Il écrivit au prince de Hardenberg, le 28 mars, pour lui témoigner sa reconnaissance et ses regrets, et l'invita à attendre que la santé de sa femme fût rétablie.

Le prince de Hardenberg lui répondit de Paris le 16 mai 1816.

« Monsieur,

» J'ai eu l'honneur de recevoir votre let-
» tre du 28 mars, et je n'ai pas manqué de
» rendre compte au roi des retards invo-
» lontaires qu'éprouve votre voyage; ils

» sont trop légitimes pour que Sa Majesté
» n'applaudisse pas au parti que vous avez
» pris. Elle espère que le rétablissement
» de madame votre épouse vous permettra
» bientôt de continuer votre route; mais,
» malgré le plaisir qu'elle trouvera de vous
» voir fixé dans sa capitale, je suis chargé
» de vous dire qu'elle s'en remet entière-
» ment à cet égard à vos convenances par-
» ticulières.

» Vous pourrez donc, Monsieur, attendre
» avec sécurité la fin de la maladie de ma-
» dame votre épouse, et vous ne serez plus
» dans le cas de compromettre, par un
» voyage précipité, une santé qui vous est
» chère à si juste titre. Je me flatte que,
» vos inquiétudes venant à cesser, je jouirai
» bientôt de l'avantage de vous voir au
» milieu de nous placé d'une manière con-
» forme à vos goûts, et y jouissant d'une
» existence tranquille et honorable. Sa Ma-
» jesté vous accordera toutes les facilités
» que vous pourrez désirer pour votre éta-
» blissement, et je serai charmé de pouvoir
» m'entendre avec vous à ce sujet immé-
» diatement après votre arrivée à Berlin,

» dont je vous prie de vouloir bien me pré-
» venir.

» Agréez, etc.

» *Signé* le Prince DE HARDENBERG. »

Telles furent les propositions que le roi de Prusse fit à David par l'organe de ses ministres. Il n'a pu résister au plaisir de communiquer les lettres qui en renfermaient l'expression : elles étaient trop honorables pour rester dans le secret.

Il avait, comme on l'a vu, insisté sur les obstacles que faisait naître la santé délicate de sa femme. Le temps devait les faire disparaître. Il était naturel que David ne pût s'éloigner d'elle pendant sa maladie; mais était-ce une raison pour ne point accepter l'offre qui lui était faite? Il pouvait bien y consentir provisoirement, sauf à remplir plus tard sa promesse. Toutes ces excuses étaient donc un moyen de gagner du temps; car il était bien résolu de ne point accepter un asile, ni de porter ses talens chez une nation qui s'était montrée l'ennemi le plus passionné de sa patrie.

Le prince de Hatzfeld, ambassadeur de Prusse auprès du roi des Pays-Bas, voulut joindre ses instances verbales aux offres déjà faites au nom de son souverain. David était absent lorsque cet ambassadeur se présenta chez lui; le lendemain, David alla à son hôtel. Le prince lui rappela les lettres qu'il avait déjà reçues : « Pourquoi, ajouta-t-il,
» ne pas vous rendre aux invitations de
» mon roi? Il met le plus grand prix à vous
» voir habiter sa capitale. Quel était votre
» traitement comme premier peintre de
» Napoléon?

» — Douze mille francs.

» — Oh! le roi ferait mieux que cela;
» l'intention de Sa Majesté est de vous pos-
» séder comme ministre des arts; vous joui-
» rez de tous les avantages et des honneurs
» dus à ce titre. Allez à Berlin; créez une
» école de peinture, soyez-en le directeur;
» la reconnaissance du roi sera sans bornes
» si vous acceptez.

» — Mon grand âge, la faiblesse de la
» santé de ma femme, mon amour pour
» l'indépendance, les bontés dont le gou-
» vernement des Pays-Bas m'honore, et le

» désir de répondre à des instances aussi » flatteuses, toutes ces causes, prince, sont » de nature à me jeter dans une grande » perplexité; permettez-moi de prendre » quelques jours pour vous répondre. »

Son parti, comme on l'a vu, était pris depuis long-temps; mais il voulut pourtant, avant de faire une réponse définitive, connaître à cet égard la pensée de ses compagnons d'exil. Il alla en consulter deux, leur soumit les lettres qu'il avait reçues, et leur raconta son entretien avec le prince. Chacun d'eux prononça d'après son caractère. Cambacérès encouragea David à accepter; Sieyes lui conseilla le contraire. « Libre, indépendant, honoré et dans l'ai- » sance, pourquoi, lui dit-il, renonceriez- » vous à ces avantages? »

Ce conseil se trouva d'accord avec le sentiment secret de David; il le suivit, et alla dès le lendemain porter son refus à l'ambassadeur et s'excuser.

« Les bontés de votre roi, lui dit-il, » m'honorent; j'en sens tout le prix : elles » formeront un des épisodes les plus inté- » ressans de ma vie : il présentera à la pos-

» térité le roi de Prusse comme l'ami des » arts et le protecteur de David dans son » exil. Veuillez être auprès de Sa Majesté » l'interprète de ma profonde gratitude. Je » suis vieux, j'ai soixante-sept ans; qu'elle » me permette de conserver la tranquillité » dont je jouis sous un gouvernement con- » forme à mes opinions. »

La princesse de Hatzfeld, accompagnée de ses trois filles, voulut faire une nouvelle tentative. Elle vint chez David au moment où la comtesse L......, amie particulière du roi, y arrivait pour le même objet.

« Je vous félicite, lui dit la princesse, de » vous voir réunir vos efforts aux nôtres. » M. David est inébranlable. Veuillez bien » peindre sa résistance à Sa Majesté, de » manière à la convaincre que nous avons » fait tous nos efforts. »

Enfin, le frère du roi de Prusse lui-même, sous le nom du prince de Mansfeld, vint chez David, et lui dit qu'il avait ordre de son souverain de l'emmener à Berlin dans sa voiture. Il fit mille instances pour l'engager à partir sur-le-champ :

« Eh bien, M. David, lui dit-il, vous

» rendrez-vous enfin à nos vœux? Décidez-
» vous à partir avec moi; nous voyagerons
» ensemble. »

Puis, se tournant vers le portrait en pied du général Gérard qui était commencé et sur son chevalet : « J'espère, lui dit-il, que
» vous débuterez par me peindre comme ce
» général. Votre présence nous comblera
» de joie. »

David persista toujours dans son refus.

Ses pinceaux ne restèrent pas long-temps oisifs. Après avoir terminé le portrait du général Gérard, il débuta dans son exil par peindre *l'Amour quittant Psyché au lever de l'Aurore*, tant critiqué et tant admiré. David était loin d'avoir souscrit aux critiques que l'on a faites de l'Amour. Il prétendait que le public n'était pas assez entré dans l'esprit du peintre, et il s'en référait au jugement de l'avenir pour fixer le rang que devait occuper cette production parmi ses autres ouvrages. Ensuite il peignit en grand le comte de Turenne. Il fit pour le comte de Schoenborn, Bavarois, *les Adieux de Télémaque et d'Eucharis*. Ce petit tableau, du genre le plus gracieux, est estimé d'un co-

loris supérieur à tous les autres; il est impossible de ne pas admirer la pureté de dessin et la grâce qui règnent dans tout cet ouvrage.

Parmi les tableaux qui avaient suivi David dans son exil se trouvait celui du *Couronnement de Napoléon*. Pour le rouler plus facilement, l'auteur l'avait avant son départ fendu en trois morceaux. Il avait commencé en France une répétition de ce tableau : il hésitait de mettre la dernière main à cet ouvrage, qui exigeait un travail long et soutenu. Cependant MM. Lajard de Montpellier proposèrent à David de le lui acheter, s'il voulait le finir. Il résolut donc de le reprendre.

Il était difficile de se procurer un atelier assez grand pour tendre une toile de cette dimension. L'administration municipale de Bruxelles saisit cette occasion de donner à David une preuve de l'importance qu'elle mettait à le posséder dans ses murs et à seconder cette entreprise; elle lui offrit une des grandes salles de l'Hôtel-de-Ville appelée Salle du Christ : c'est là qu'il a terminé cette répétition, après dix mois de travail. Plu-

sieurs changemens assez importans l'ont rendue supérieure à l'original. Elle a servi de modèle à l'auteur de la gravure ; David lui en a imposé la loi.

MM. Lajard et compagnie payèrent ce tableau à son auteur la somme de soixante-quinze mille francs. Les acquéreurs l'exposèrent à leur profit dans la ville de Londres. On dit qu'ils se proposent de l'offrir aux regards des habitans du Nouveau-Monde, en l'exposant à Philadelphie.

David peignit ensuite le jeune prince de Gâvre. Il fit les portraits de deux de ses compagnons d'exil, Sieyes et Ramel, et de l'épouse de ce dernier. Il peignit également mademoiselle Juliette de Villeneuve, nièce de Joseph Bonaparte, ancien roi d'Espagne, et les deux filles de ce prince. Le moindre mérite de ces portraits est une ressemblance frappante.

David vécut à Bruxelles comme à Paris, partageant son temps entre la peinture, quelques amis et le théâtre. Il y allait presque tous les soirs, et s'y trouvait toujours un des premiers : sa place était marquée dans l'orchestre. Lorsqu'il était absent, par

respect pour lui, on la laissait vacante; et si quelqu'un venait l'occuper par méprise, on s'écriait de toutes parts : « C'est la place » de David. » Souvent, dans des pièces où il était question de grands peintres, le public, faisant des applications à David, le couvrit de ses applaudissemens.

Le roi Guillaume lui-même s'honora de posséder ce grand peintre dans ses Etats. Il le lui prouva dans une foule d'occasions; quelquefois même Sa Majesté, rencontrant David qui ne l'apercevait pas, avait la bonté de le prévenir par un salut affectueux.

Quoique David eût renoncé à professer, il permit à plusieurs artistes belges de venir dans son atelier pour s'y former le goût et recevoir ses leçons. Il en donna à M. Odevaere, peintre du roi des Pays-Bas, à MM. Navet, Poelink, Moll et Michel Stapleaux. Il mit beaucoup de soin à perfectionner le pinceau de ce dernier qu'il chérissait, et dont il perfectionna les talens.

Tout le monde croyait que David avait pour toujours terminé sa carrière comme peintre, quand tout-à-coup, en 1824, on

vit sortir de son atelier son grand tableau de *Mars desarmé par Vénus et les Grâces*, qu'il avait composé à soixante-seize ans.

L'affluence des spectateurs, les cris universels d'admiration, l'immobilité de plusieurs artistes au moment où ils fixèrent les yeux sur cette toile étonnante, et tous les éloges qu'il reçut, sont autant de preuves que ce tableau, fruit d'un pinceau presque octogénaire, était digne de ceux qui l'avaient précédé. David exposa à Bruxelles ce chef-d'œuvre de son exil, moyennant une faible rétribution qu'il consacra au soulagement des vieillards de l'hospice de Sainte-Gertrude et des Ursulines.

David chargea ensuite son élève Michel Stapleaux d'aller faire à Paris l'exposition de ce tableau, qui rapporta à son auteur une somme de quarante-cinq mille francs.

En 1813, il avait commencé à Paris l'ébauche d'un tableau représentant *Alexandre entrant dans l'atelier d'Apelles occupé à peindre Campaspe, maîtresse de ce conquérant, qui la lui donne pour épouse.* Il reprit ce sujet à Bruxelles; mais il ne l'acheva point. L'esquisse en est restée dans son cabinet.

Les anciens élèves de David, voulant donner un témoignage de reconnaissance à leur maître, firent frapper une médaille en son honneur. Galle, restaurateur de la médaille monumentale en France, fut chargé de la graver. Il exécuta ce travail avec un soin particulier. Tous ambitionnaient le bonheur d'aller la lui présenter dans son exil; un seul pourtant fut choisi, et ce fut Gros qui mérita cette préférence. C'est l'hommage le plus touchant et le plus précieux que David ait reçu pendant sa vie; il la montrait à tous ses amis, et la présentait à tous les étrangers qui, passant par Bruxelles, venaient le visiter.

Un hommage de ce genre fut rendu à David par la ville de Gand, en reconnaissance des expositions de plusieurs de ses ouvrages dont le produit avait été en partie consacré aux pauvres de cette ville. Ses habitans lui envoyèrent une belle médaille en or en septembre 1825 : ils chargèrent M. Vanhultem, membre des Etats-Généraux du royaume et ami de David, de la lui remettre. David leur prouva sa gratitude, en les priant d'accepter quatre beaux dessins faits de sa main qu'il remit à leur envoyé.

Ce témoignage authentique de reconnais sance, rendu par les premiers artistes français à celui qu'ils appelaient leur maître et leur père, et par les habitans d'une superbe cité à celui qui avait travaillé pendant dix ans pour régénérer l'Ecole flamande, attira sur lui un vif intérêt et fit éclater des regrets.

Ainsi madame de Genlis disait dans ses Mémoires :

« Quel ami des arts ne désire pas revoir
» dans sa patrie un vieillard qui sera tou-
» jours la gloire et l'honneur de l'Ecole
» française, alors même que son génie n'au-
» rait produit que l'inimitable tableau du
» *Serment des Horaces!* Je l'ai blâmé, j'ose
» le dire, avec énergie dans le temps de ses
» erreurs; mais il est malheureux, il est
» exilé, il gémit sous le poids de la vieil-
» lesse et des infirmités; je ne vois plus en
» lui que son infortune et son talent su-
» blime. Enfin tout le rappelle à ma pensée,
» quand j'admire le talent supérieur de ses
» élèves. Oui, les nombreux chefs-d'œuvre
» de Gérard, de Girodet, de Guérin et de
» Gros, etc., semblent implorer son rappel;

» et la gloire, la conduite, les sentimens de » ces illustres artistes leur donnent à cet » égard les droits les plus touchans. » (T. V, p. 33.)

La santé de David s'affaiblissait de jour en jour; il disait à ses amis :

« Je me sens l'imagination aussi vive et » aussi fraîche que dans les premières années » de ma jeunesse. Je compose avec la même » facilité tous les sujets qui me viennent à » la pensée; mais quand je prends mes » crayons pour les tracer sur la toile, ma » main s'y refuse. »

Il renonça donc à son art. Ses amis virent cette résolution avec plaisir; car tous pensaient qu'une vie sédentaire et l'air uniforme de son atelier lui étaient funestes. Dès-lors il prit plus d'exercice; il parut souvent aux promenades : celle qu'il affectionnait le plus était le Parc. Mais sa passion invincible pour la peinture le ramenait presque tous les jours à son atelier, situé à l'ancien évêché de Bruxelles, rue de l'Evêque, à peu de distance de sa demeure. Quoiqu'il n'eût pas la force de peindre, il s'amusait à faire des croquis et à crayonner sur les murs, souvent

même sur les meubles qui décorent cet atelier. Lorsqu'il se sentait quelques momens de vigueur, il prenait ses pinceaux; mais voyant qu'il ne pouvait pas rendre sa pensée, il jetait sa palette, en s'écriant avec chagrin : « Ma main s'y refuse! »

Dans l'été de 1825, vers le commencement de juillet, il tomba malade; mais il se rétablit, après être resté pendant quelques jours dans un état qui avait fait craindre pour sa vie.

Quelque temps après sa guérison, son épouse fut frappée de paralysie : c'était une femme pleine de mérite et de douceur; elle s'était consacrée entièrement au bonheur de son mari; elle l'avait suivi avec constance dans sa prospérité et dans son exil. Cet accident vint encore augmenter la tristesse de sa maison. Alors les enfans de David, qui habitaient Paris, vinrent tour à tour demeurer auprès de leur père pour prendre soin de ses vieux jours et adoucir son exil (1).

(1) Les enfans de David sont :

Jules David, ancien sous-préfet. Après la chute de

Dans l'automne de 1825, David se sentit plus fort qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Il disait à tout le monde : « Je ra-» jeunis; je vais me remettre à peindre. »

Il tint parole; il entreprit de peindre *la Colère d'Achille*, figures grandes comme nature et à mi-corps; et, chose étonnante, il y réussit. Il disait à ceux qui venaient voir ce tableau : « Voilà mon ennemi; c'est lui » qui me tue. »

Il avait achevé les principales figures, lorsqu'il éprouva, dans les premiers jours de décembre, une rechute qui laissa peu d'espoir de sauver ses jours, et qui ne lui permit pas de mettre la dernière main à cet

l'empire, il alla à Smyrne professer la langue grecque ancienne et moderne; il y composa plusieurs ouvrages utiles et fort estimés des hellénistes. Il y épousa une jeune Grecque d'une grande beauté, et revint en France avec elle à l'époque des massacres de Smyrne par les Turcs.

Eugène David, ancien chef-d'escadron des cuirassiers, chevalier de la Légion-d'Honneur.

Madame la baronne Meunier, épouse du lieutenant-général de ce nom; et la baronne Jeanin, épouse du lieutenant-général de ce nom.

ouvrage. Mais M. Michel Stapleaux fut jugé digne de continuer le travail de son maître, et David lui permit d'achever ce tableau en sa présence.

Sa vie ne se prolongea qu'au milieu des plus cruelles souffrances. Elle était presque éteinte, lorsque M. Stapleaux lui présenta une épreuve de la gravure du tableau de *Léonidas aux Thermopyles*, pour recueillir ses observations, et les transmettre à M. Laugier chargé de cette gravure à Paris. David la fit placer devant lui, demanda sa canne, et indiqua à son élève divers points, en articulant avec peine ces mots : « Trop noir.... » trop blanc.... ; la dégradation de lumière » n'est pas assez sentie.... ; c'est trop papil- » loté.... ; cependant.... c'est bien là une » tête de Léonidas.... » Sa canne s'échappa de sa main, et sa tête retomba sur sa poitrine. Il mourut le 29 décembre 1825, à dix heures du matin, entouré de ses enfans, de son élève Michel Stapleaux, de ses médecins et de tous les gens de sa maison.

Il légua son mannequin à M. Stapleaux, ainsi qu'un dessin qui représente *le Viol de Lucrèce par le dernier des Tarquins*. Il l'avait

composé pendant sa maladie, peu de jours avant sa mort : c'est le dernier de ses ouvrages. Il assura par son testament un revenu suffisant pour l'entretien de ses domestiques jusqu'à la fin de leurs jours. On lui fit l'autopsie en présence de M. Stapleaux qui avait souvent entendu ses gémissemens et ses plaintes pendant sa maladie. Son corps fut embaumé, et on l'exposa le 5 janvier aux regards de ses amis.

Le 7, on le transféra de sa demeure à l'église de Sainte-Gudule, où sa dépouille mortelle attend un tombeau. Le cortége qui l'accompagnait parcourut les principales rues de la ville : il était composé d'artistes, de savans, de magistrats, et de citoyens de toutes les classes spontanément réunis pour honorer sa mémoire (1).

(1) Le cortége qui accompagnait le corps de David lors de sa translation dans l'église de Sainte-Gudule, où il a été déposé en attendant qu'on lui fasse des funérailles solennelles, était ainsi composé :

1°. Les élèves de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture portant des couronnes de laurier et des branches de palmier.

2°. Les élèves de M. Stapleaux et de M. Rude, sta-

Tel était l'homme qui a mérité sans contredit le premier rang parmi tous les artistes de notre siècle. Il est mort; mais il vivra toujours dans ses ouvrages : ceux pour lesquels son pays lui conservera une profonde reconnaissance, ce sont les élèves qu'il a formés. Ils sont répandus dans toute l'Eu-

tuaire, portant des bannières surmontées de couronnes d'immortelles et entourées de guirlandes de laurier : sur chacune des bannières, on avait inscrit les titres de ses principaux tableaux, tels que *Léonidas, les Sabins, Brutus, les Horaces, Mars et Vénus*, etc.

3°. La musique de la garnison, composée de cinquante musiciens, exécutant par intervalles des marches lugubres.

4°. Venait ensuite le char funèbre, portant le cercueil, traîné par six chevaux noirs : chacun d'eux était conduit par un laquais en grand deuil. Au moment où le cortége allait sortir de la maison mortuaire, M. Stapleaux avait déposé sur le cercueil la palette et les pinceaux de son maître entourés d'une double couronne de laurier et d'immortelles. Le char était garni de guirlandes de cyprès, dont les extrémités étaient soutenues par les professeurs de l'Académie de Peinture.

5°. M. Eugène David, ex-officier supérieur en France, accompagné de Merlin de Douai, de Ramel, de M. Hennessy, l'un des directeurs de l'Académie

rope; mais il n'en est nulle part d'aussi distingués qu'en France : dans le nombre, quelques-uns mêmes sont jugés dignes de rivaliser avec lui.

On a souvent reproché à David des compositions qui tiennent trop du bas-relief, de la faiblesse dans l'expression, un coloris qui, vrai dans tous ses détails, ne séduit pas tou-

royale de Peinture, et de M. Michel, ecclésiastique attaché à l'église de Sainte-Gudule.

6°. Le poële était porté par MM. Navez, Paelink et Stapleaux, tous trois élèves de David, et par MM. Rude, Vangeel et Bodumont : l'épée de membre de l'Institut, de David, était également portée par M. Stapleaux. Cette déférence lui avait été accordée par la famille du défunt.

7°. Le valet de chambre de David, en grand deuil, portant l'habit de membre de l'Institut, de son maître, décoré des insignes de l'ordre de commandant de la Légion-d'Honneur.

8°. Venait ensuite une foule de personnes de tout rang et de tout âge, soit à pied, soit en voiture, suivant le cortége dans le plus profond recueillement. Les amis du défunt et les artistes de Bruxelles, portant des flambeaux, entouraient le char et le poële; et, après la cérémonie, la plupart des assistans se distribuèrent les guirlandes et les palmes de cyprès qui décoraient le char funèbre.

jours par l'ensemble. Nous ne jugerons point ici si ces critiques sont plus ou moins fondées. Le jugement de ses contemporains sur la plupart de ses ouvrages a devancé celui de la postérité. Nous remarquerons seulement que nul artiste ne sut mieux que lui observer et peindre la nature, répandre le mouvement et la vie dans ses compositions, et allier à un degré aussi éminent la beauté du pinceau à une admirable pureté de dessin. Il mérita en un mot le titre qu'il se plaisait à donner à Poussin, celui de *peintre philosophe*. Raphaël a plus de grâce; les coloristes vénitiens ont plus d'éclat; l'idéal de Raphaël consiste dans une angélique expression des têtes; celui du Corrège dans l'arrondissement des contours; celui de Michel-Ange dans la gigantesque exagération des masses et dans la terrible énergie du dessin. David, en conservant la pureté des formes, sans rien outrer, sans rien affecter, fit renaître cette nature sublime et calme que Scopas, Apelle et Protagore avaient montrée à la Grèce; il ressuscita dans ses tableaux toute la beauté surnaturelle de la statuaire antique.

Un poëte dont nous avons déjà cité un passage, Casimir Delavigne, dit dans sa seconde Messénienne :

« David a ramené son siècle à la nature ;
» Parmi ses nourrissons, il compte des rivaux...
» Laissons-la s'élever cette école nouvelle !
» Le laurier de David de lauriers entouré,
» Fier de ses rejetons, enfante un bois sacré
» Qui protège les arts de son ombre éternelle. »



FIN.

LISTE

DES

OUVRAGES DE DAVID

MENTIONNÉS DANS CE VOLUME,

ET DE PLUSIEURS AUTRES QUI NE S'Y TROUVENT PAS CITÉS.

Le Combat de Minerve contre Mars secouru par Vénus.

Les Enfans de Niobé percés de flèches par Diane et Apollon.

La Mort de Sénèque.

Les Amours d'Antiochus et de Stratonice, ou Antiochus malade de sa passion pour Stratonice, femme de son père.

Le Plafond et les Décorations latérales du salon de mademoiselle Guimar, rue du Mont-Blanc, à Paris.

Une Copie du tableau de la Cène par Valentin.

Les Funérailles de Patrocle, esquisse-tableau.

Un Saint-Jérôme, tableau en manière d'académie.

La Tête d'un Philosophe.

Bélisaire et l'Enfant qui l'accompagne, figures à mi-corps.

Le Portrait équestre du comte Potoçki, grand comme nature.

Saint-Roch, la Vierge, un Enfant et des Pestiférés. Il est à Marseille, à la Consigne.

Bélisaire, tableau grand comme nature.

Bélisaire, répétition en petit du précédent. Il est dans la galerie du Luxembourg, à Paris.

Un Christ, grand comme nature.

Hector et Andromaque.

Andromaque et Astyanax pleurant sur le corps d'Hector, faussement désigné Mort d'Hector.

Le Serment des Horaces, grande composition de figures entières et grandes comme nature. Il est dans la galerie du Luxembourg.

Le Serment des Horaces, répétition du précédent, dont les figures n'ont que trois pieds de proportion. Ce tableau appartient à M. Didot père.

Les Amours de Pâris et d'Hélène, figures entières de trois pieds de proportion. Actuellement dans la galerie du Luxembourg.

Les Amours de Pâris et d'Hélène, répétition du précédent avec quelques changemens.

Mort de Socrate, ou Socrate sur le point de prendre la ciguë, tableau de chevalet dont les figures ont deux pieds et trois quarts de proportion. Il appartient au marquis de Vérac.

Une Vestale, tableau demi-figure.

Une Etude peinte de Psyché abandonnée, figure à mi-corps.

Brutus rentrant dans ses Foyers après avoir condamné

ses Fils, grande composition. Actuellement dans la galerie du Luxembourg.

Louis XVI entrant dans le lieu des séances de l'Assemblée constituante. On ignore ce que ce tableau est devenu.

Le Serment du Jeu de Paume, dessin exécuté au lavis. Il appartient à la famille de David.

Derniers Momens de Michel Lepelletier, tableau de chevalet d'une seule figure, grand comme nature. Il appartient à la famille David.

Le Portrait de Suzanne Lepelletier de Saint-Fargeau, orpheline de Michel Lepelletier et fille adoptive de la nation française.

Marat expirant, tableau de chevalet d'une seule figure, grand comme nature. Il appartient à la famille David.

Le jeune Barra mourant sur sa cocarde tricolore. Cette composition pleine d'intérêt appartient à la famille David.

Combat des Sabins contre les Romains après l'enlèvement des Sabines, grande composition faisant partie de la Galerie du Luxembourg.

Phaon et Sapho, grand comme nature, pour le prince Yousoupoff, est encore en Russie.

Portrait équestre du premier consul Bonaparte. Il existe cinq compositions de ce tableau; elles sont répandues dans les différentes capitales de l'Europe.

Le Couronnement de l'Empereur Napoléon. C'est le plus grand des tableaux connus : il est actuellement dans les magasins du Louvre.

La Distribution des Aigles. Cette composition, destinée à servir de pendant au tableau du Couronnement, est aussi dans les magasins du Louvre.

L'empereur Napoléon dans son Cabinet, composition dont l'auteur a fait quatre répétitions. L'original est en Angleterre.

Portrait de Napoléon dans le costume de sa dignité. Ce tableau fut composé pour le prince Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie.

Léonidas aux Thermopyles, chef-d'œuvre de David. Cette composition est dans la Galerie du Luxembourg.

L'Amour quittant Psyché au lever de l'Aurore, figures grandes comme nature. Ce tableau fait partie de la galerie de M. le comte de Sommariva.

Télémaque et Eucharis, tableau de chevalet, figures à mi-corps. Il est dans la galerie du comte de Schoenborn, à Munich.

Répétition du précédent avec quelques changemens. Elle appartient à M. Didot fils.

Une répétition du Couronnement de Napoléon, faite à Bruxelles pendant l'exil de l'auteur.

La Colère d'Achille contre Agamemnon, tableau de chevalet, figures à mi-corps. Il a fait partie de la collection de M. Parmentier, à Enghien, vendue en 1825.

Répétition de la Colère d'Achille, avec de grands changemens. La maladie de l'auteur l'empêcha de l'achever; mais il fut terminé en sa présence par Michel Stapleaux.

Alexandre entrant dans l'atelier d'Apelles occupé à peindre Campaspe, maîtresse de ce conquérant qui la lui donne pour épouse. Ce tableau n'est point entièrement achevé et appartient à la famille David.

Une vieille Bohémienne disant la bonne-aventure à une jeune Fille, tableau de chevalet, figure à mi-corps. Il appartient à M. Jules David.

Mars désarmé par Vénus et les Grâces, chef-d'œuvre de l'exil de David. Il appartient à sa famille.

Portrait de madame Récamier. Il n'est pas terminé et appartient à la famille David.

Le pape Pie VII et le cardinal Caprara, dans le même cadre. Ce portrait appartient à M. Hyacinthe Didot.

Portrait de M. Desmaisons, oncle de l'auteur.

— de M. Pécoul, beau-père de l'auteur.

— de madame Pécoul, belle-mère de l'auteur.

— de M. Leroy, médecin.

— du comte de Clermont d'Amboise.

— de la comtesse de Bréhan.

— de M. et de madame Vassal.

— en pied de Lavoisier, physicien célèbre.

— de madame Lavoisier.

— de madame de Sorcy.

— de madame Devilliers.

— de la Famille Thelusson.

— de madame Lecouteux (brûlé dans un incendie).

— de madame Hocquart (brûlé dans un incendie).

— de madame Verninac, née Lacroix.

Portrait de M. Pennerin Villandois.
— de M. Blau, ambassadeur de Hollande en France.
— de M. Meyer, ambassadeur de Hollande en France.
— de M. Sérisiat.
— de madame Sérisiat.
— de M. Estève, trésorier de la maison de Napoléon.
— du comte Français (de Nantes).
— de M. et madame Mongez, sur une même toile.
— du baron Alquier, conventionnel, ancien ambassadeur.
— de madame la comtesse Villain Quatorze (de Bruxelles), avec sa fille.
— de M. le comte de Turenne, en buste.
— de M. le comte de Turenne, répétition du précédent, figure assise.
— en pied du général Gérard.
— du jeune prince de Gâvre.
— du comte Sieyes, figure assise.
— de madame David, femme de l'auteur.
— de Ramel, conventionnel, ancien ministre des finances de la République française.
— de madame Ramel, née Pankouke.
— du pape Pie VII. Actuellement dans la Galerie du Luxembourg.
— des deux Filles de Joseph Bonaparte.
— de mademoiselle de Villeneuve, nièce de Joseph Bonaparte.

Les Portraits en petit et au crayon noir d'Eugène David et de son épouse, dessinés par leur père quelques jours avant sa mort.

Dessin qui représente Alexandre-le-Grand dans l'atelier d'Apelles. Il appartient à M. Gros, premier peintre du roi de France, élève de David.

Dessin d'Homère récitant le vingt-quatrième chant de l'Iliade au peuple attendri.

Dessin d'Agamemnon enlevant Briséis de la tente d'Achille. Il appartient à M. Firmin Didot fils,

Dessin de la Colère d'Achille, appartenant à M. Fremiet, à Mons.

Dessin de l'Epouse de Germanicus accompagnée de sa Fille, et transportant les cendres de son époux à Arles. Il appartient à M. Stapleaux.

Dessin d'Orphée s'accompagnant de sa lyre et demandant son épouse à Pluton et à Proserpine. Il appartient à M. Stapleaux.

Deux Dessins représentant la Mort des Amazones, traitée de manière différente. Ces deux compositions sont aussi à M. Stapleaux.

Athalie et Joas, beau dessin donné par l'auteur à M. Drapiez, chimiste, comme une marque d'estime.

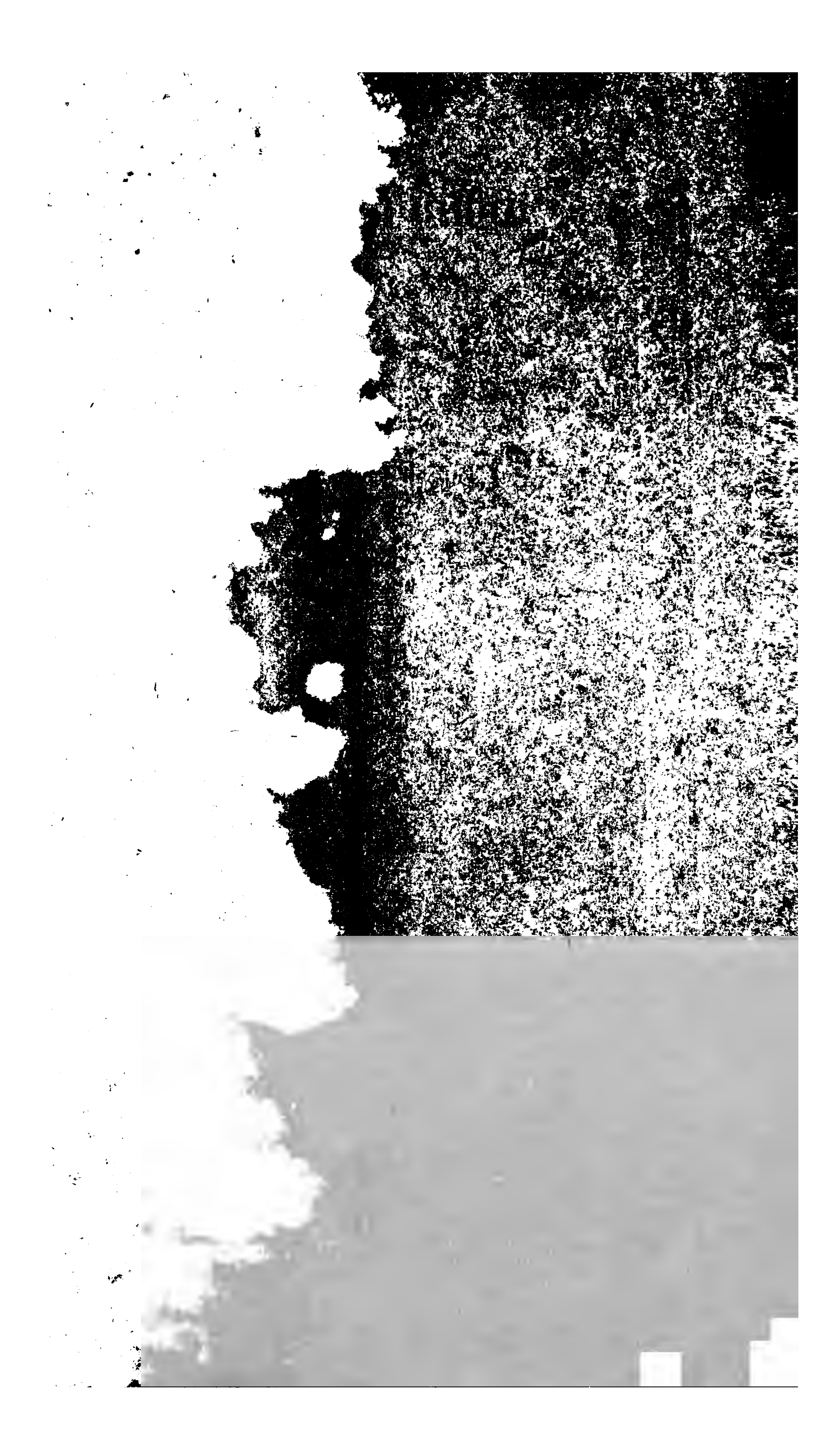
Dessin de Ganymède versant le Nectar à l'Aigle de Jupiter. Il appartient à M. le docteur Chalupt, dernier médecin de David.

Dessin représentant le Viol de Lucrèce par le dernier des Tarquins. C'est le dernier ouvrage que la main de David ait tracé : il l'a donné à son élève Michel Stapleaux en témoignage de son amitié.

Quelques mois avant sa mort, David avait remis à M. Vanhultem, pour la ville de Gand, quatre grands Dessins qui représentent des sujets divers.

N. B. La famille de David possède encore plusieurs cahiers de Croquis et de Dessins très-importans, ouvrages de ce grand peintre.

FIN DE LA LISTE.





R. DAV | Tho RE



